

RECUEIL DE POÉSIES

de

D E R F L A



L'abbé Alfred Tremblay
(DERFLA)

RECUEIL DE POÉSIES
de
DERFLA

(L'ABBÉ ALFRED TREMBLAY)

PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE
PAR

Mgr CAMILLE ROY

ET D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE
PAR

Mgr EUGÈNE LAPOINTE

MONTREAL

ALFRED CARRIER, ÉDITEUR

1067, RUE SAINT-DENIS

1932

B

*Publié avec l'autorisation du légataire universel de
l'auteur qui réserve tous ses droits quant à toute édition sub-
séquente.*

NOTE DE L'ÉDITEUR

Depuis longtemps, les confrères, les anciens élèves et les amis de feu l'abbé Alfred Tremblay souhaitaient de voir ses poésies réunies en volume. C'est pour répondre à ce pieux désir que nous avons entrepris la présente publication.

La tâche nous fut facile. Ces poésies avaient toutes paru, sous le pseudonyme de Derfia, dans *l'Oiseau-Mouche* et *l'Alma Mater*, anciennes publications mensuelles du séminaire de Chicoutimi. Nous nous sommes donc adressé au supérieur actuel de cette institution, M. le chanoine Duchesne, pour avoir à notre disposition la collection des périodiques ci-dessus, afin d'en extraire les pièces nécessaires. Or, il s'est trouvé que le travail était tout fait d'avance. Peu de temps après la mort de l'abbé Tremblay, M. le chanoine Duchesne avait conçu le dessein que nous réalisons aujourd'hui. Déjà il avait colligé poèmes, notice et préface, lorsque des circonstances inopinées sont venues contrecarrer son projet.

M. le chanoine Duchesne nous a gracieusement offert d'utiliser les matériaux qu'il avait lui-même préparés, et nous sommes heureux de lui exprimer notre gratitude pour la précieuse collaboration dont il nous fait ainsi bénéficier.

PRÉFACE

Le 9 décembre 1921, décédait, au séminaire de Chicoutimi, l'abbé Alfred Tremblay. Cette mort mit en deuil la maison où l'abbé Tremblay avait vécu toute sa vie, où il l'avait prodiguée sans mesure; elle fut aussi un deuil pour nos lettres canadiennes : l'abbé Tremblay était à la fois un éducateur et un poète.

Notre Parnasse, cependant, ne s'émut guère à la disparition de cette muse. Si je me sers de ces expressions mythologiques, c'est que l'abbé Tremblay ne les eût pas dédaignées, et que son inspiration s'alimentait volontiers aux vieilles sources de la poésie classique. Ce romantique avait des lettres, et ces lettres se souvenaient des clichés anciens. Notre Parnasse ne fut donc guère troublé par cette mort d'un poète qui pourtant l'avait honoré. C'est que l'abbé Tremblay n'a guère chanté que pour son clocher, son petit peuple d'écoliers, et pour les échos du lointain Saguenay. Il n'a pas recherché la grande publicité. Et même, je pense bien qu'il n'a jamais paraphé son nom propre au bas des pages où il imprimait ses vers. Il signait « Derfla », parce que Derfla c'est Alfred lu à rebours des lettres dont le mot s'écrit, et qu'Alfred était son légitime prénom.

Certes, aucun de ceux qui ont passé par le séminaire de Chicoutimi entre 1878 et 1921, et qui ont puisé à sa source limpide et abondante le gai savoir, n'ignorait l'œuvre discrète et précieuse de l'abbé Tremblay. Derfla était le poète de la maison, la muse toujours fredonnante du foyer chicoutimois. De la vie du séminaire, il chantait tous les événements, les grands et les petits ; aucune joie, aucune tristesse ne le trouvaient insensible, et il consacrait dans de petits poèmes graves ou légers tous les accidents de la vie collégiale qui enchantent ou endeuillent le peuple écolier. Au séminaire, on lisait avec une filiale curiosité tant de choses familières mises en strophes, et après le séminaire on aimait à retrouver dans les vers du poète l'écho fidèle et le prolongement certain des joies anciennes.

Mais, il faut l'ajouter, à cet horizon du pays du Saguenay, à ce cercle d'élèves et d'amis se bornait trop volontiers l'ambition du poète ; et dans ce monde d'ardente sympathie s'est trop enfermée sa réputation. Derfla fut le poète d'une région, sans être pourtant le moins du monde poète régionaliste.

Aujourd'hui que la mort a enlevé à Chicoutimi son barde harmonieux, elle doit le rendre à tous ceux qui s'intéressent aux lettres canadiennes. Le nom de Derfla doit s'inscrire dans l'histoire de notre poésie, et il faut louer le pieux dessein de ceux qui ont bien voulu recueillir tant de pièces éparses, tant de vers presque inconnus, pour en composer le recueil que voici.

L'abbé Alfred Tremblay naquit à la Baie-des-Ha! Ha! le 3 février 1856. Le nom de son pays d'origine ne manque pas d'imprévu, ni de pittoresque. Le pays lui-même est

plus surprenant encore. Quel touriste ne connaît pas, n'a pas admiré ce vaste réservoir, ce large bassin aux eaux éclatantes que le Saguenay a creusé au flanc de son lit, en marge de ses rives sauvages et fières ? Là il fait reposer un moment ses eaux profondes, qui reprennent ensuite leur cours tranquille pour s'aller perdre à Tadoussac dans le royal Saint-Laurent. La baie des Ha! Ha! — qui emprunte peut-être son nom au cri de surprise des premiers Français qui remontèrent le Saguenay, et dont la course fut trompée par cette apparente bifurcation du fleuve capricieux¹ — la baie des Ha! Ha! offrit donc aux premiers regards de l'enfant ses spectacles variés. Du fleuve à la montagne prochaine, la nature multiplie là-bas ses lignes gracieuses, ses perspectives d'ombre et de lumière, ses paysages, ses tableaux, ses somptueux décors, et si l'enfant n'en sut pas toujours analyser la beauté, il en reçut du moins une impression qui se traduira plus tard en strophes émues. Plus tard aussi, pendant ses années de collège, à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, il développa cette fine sensibilité, ce goût de la beauté et de la poésie qui étaient en lui innés. Là aussi la belle nature devait émouvoir l'adolescent. La montagne qui verse dans les cours de récréation et jusque sur le collège son ombre et ses sauvages parfums, les plaines abondantes qui s'étalent vers le fleuve, et qui font à l'œil des horizons si vastes et si lumineux, tant de panoramas si larges où le rêve glisse sans effort, devaient augmenter chez le jeune écolier ces facultés d'émotion qui le prédisposaient aux méditations poétiques.

Aussi semble-t-il — et l'œuvre même de Derfla le démontre — que c'est surtout la nature qui a fait ce poète. C'est là

1. Voir les Noms géographiques de la province de Québec, par P.-G. Roy, p. 48.

nature qui l'a fait plus sensible et plus rêveur, vibrant à tous les souffles, zéphyr ou aquilons, avide d'émotions lyriques, toujours prêt à s'exalter intérieurement — il ne fut pas volontiers communicatif — et à recueillir dans son âme toute l'essence de poésie que lui révélaient les choses.

L'abbé Tremblay fut en somme un romantique. Il aima la nature de la façon dont on l'aimait en 1820 : non précisément pour la décrire, mais pour la chanter. Il ne faut pas lui demander de peindre ce qu'il voit. Sans doute il sait apercevoir le détail qui éveille en lui l'émotion lyrique, mais il demande plutôt à son luth de traduire cette émotion, et non au pinceau de reproduire avec précision ce détail. Au reste, on sait comme les romantiques, en général, ont été incapables de précision. Victor Hugo voulut en mettre souvent dans ses poèmes, et ses poèmes fourmillent de fantaisies et d'erreurs. Ne demandons pas à la poésie romantique d'être géographie ou érudition. Ceci tuerait cela. L'abbé Tremblay a voulu un jour célébrer son pays natal, la Baie-des-Ha! Ha! Ses strophes sont pâles, insuffisantes : il ne fait pas voir ce qu'il admire ; il reste dans le vague et, il faut le dire, dans la banalité.

Il n'en faut pas conclure, certes, que l'émotion romantique est nécessairement banale. Il est, au contraire, dans sa nature d'être très personnelle, et donc de se singulariser ; elle se singularise chez les grands poètes jusqu'à l'originalité.

Mais l'originalité n'est pas puissante chez Derfla. Elle était, nous assure-t-on, plus accusée dans sa personne qu'elle ne l'est dans ses vers. Elle consiste chez lui dans une sensibilité fervente, qui passe très vite de la réalité au rêve, et qui tout de suite transpose, en visions spirituelles, ce qu'ont vu

ses yeux de chair. Lisez la pièce intitulée Métamorphose, et vous aurez une idée suffisante de la manière du poète.

L'automne achève de dépouiller les prés, les arbres, de chasser les oiseaux, et d'étendre partout ses humides brouillards. Voici l'hiver, et pour plus d'un ses longs ennuis. Le poète songe à tout cela ; mais il songe aussi à un printemps perpétuel que l'homme d'esprit, que l'âme saine et joyeuse peut créer malgré l'hiver dans sa conscience et dans sa vie. L'homme doit dominer les éléments ; il doit échapper à leur tyrannie, et malgré eux faire briller toujours à son foyer l'astre qui répand la lumière et la joie.

Et il semble au poète que nos frimas et nos neiges abondantes ne peuvent subsister sous la flamme de ce soleil intérieur, que l'hiver s'efface et que surgissent toujours les floraisons du printemps, que les harmonies de la vie se substituent à celles que l'on n'entend plus dans la nature.

Disparais, linceul où dort la nature,
Etends ton gazon, aimable gâté ;
Paraissez, ô fleurs de l'amitié pure !
Jaillissez, ô fleurs de la charité !

Coulez, clairs ruisseaux où l'âme se mire,
Conversations, babils amicaux ;
Joyeux chocs de mots, cascades de rire,
Jetez vos doux bruits à tous les échos.

Et quand il a fini de métamorphoser les spectacles de nos rudes décembres, le poète termine en triomphant :

Hiver, maintenant rugis de colère,
Et sur tous les tons proclame tes droits,
L'homme en paradis a changé la terre,
Et sans nul effort supprimé tes lois.

Dans le Vallon idéal, *Derfla* reprendra le même thème; avec l'Histoire d'un flocon de neige, qui pourrait être aussi bien l'histoire d'une goutte d'eau, il donnera libre cours à la plus élégante fantaisie; la Chanson des premiers oiseaux lui est une nouvelle occasion d'accorder son rêve à une harmonieuse réalité. Dans les Premières neiges il y a un plus grand souci de précision, et cette pièce est l'une des plus gracieuses du recueil.

Mais *Derfla* réussit mieux dans l'expression du sentiment religieux. Et ce sentiment est, en réalité, celui qui domine à travers toute son œuvre. La nature élève cette âme jusqu'à Dieu.

L'on sait, d'ailleurs, quelle parenté étroite il y a entre le sentiment religieux et celui de la nature, comment ils s'augmentent l'un par l'autre, et que c'est pour cette raison que la poésie romantique, qui est à base d'impressions suggérées par la nature, fut aussi essentiellement religieuse. Le romantisme eut, à vrai dire, sa source la plus jaillissante dans ce besoin du divin qui tourmente le cœur de l'homme. Nul plus que *Derfla* n'éprouva ce besoin, et n'en remplit toute sa vie. Son âme est essentiellement sacerdotale, toujours en oblation devant Dieu. Elle ne se satisfait pleinement que dans l'offrande d'elle-même et de toutes choses au Créateur universel.

C'est le culte catholique, les cérémonies, leur poésie familière et divine qui transportent davantage ce prêtre. Les souvenirs d'enfance religieuse, les spectacles de première communion, les fêtes liturgiques qui rappellent les grands anniversaires de la Rédemption, font jaillir de son âme mystique les meilleures pièces qu'il ait écrites. Il a consacré à

Noël, au Noël de Dieu et au Noël des enfants, au moins huit cantiques faits de grâce et de piété. Le Cantique des Anges à Bethléem est d'une belle envergure. La théologie enlève le poète au delà des communes émotions ; ce chant commence par des notes d'éternité :

O Verbe, Dieu de Dieu, lumière de lumière,
 Nous sommes les esprits, purs de toute matière,
 Que tira du néant ton souffle créateur . . .

Il plane un moment sur l'histoire triste des fautes de l'Éden, et il s'achève au berceau de l'enfant divin :

Fils de Dieu, Fils de l'homme, adorable enfant rose
 Dont le sourire fait sourire toute chose,
 Gloire éternelle à toi dans la sainte cité !
 Et sur la terre, dont s'achève la tristesse,
 Et qui va tressaillir d'une immense allégresse,
 Paix aux hommes qui sont de bonne volonté !

L'abbé Tremblay s'est appliqué avec une évidente complaisance à traduire ou à paraphraser des hymnes et des psaumes. Adeste fideles, Venite adoremus, Benedicite omnia opera Domini, Laudate pueri, Mulier amicta sole, Jesu dulcis memoria, Benedicite nives Domino, Victimæ paschali laudes, sont des poésies où se mêlent avec la piété de l'auteur les souffles bibliques, et qui n'ont rien que de très agréable à lire. C'est encore l'inspiration biblique qui a dicté à Derfla deux excellentes pièces : Nabuchodonosor et Mane, Thecel, Pharès, où sans effort il rythme sa pensée sur celle du prophète.

Le poète aime parfois, de sa fenêtre ouverte sur la montagne ou sur le fleuve, à faire oraison, et sa méditation matinale

monte vers Dieu comme l'encens de son âme lévitique ; elle se répand en poésie humiliée et fervente.

Oh! oui, je ne suis rien qu'un vain fantôme d'être,
Et quand tu viens à moi, je me sens disparaître
 Dans l'abîme de ta grandeur.
Mais je t'aime et bien loin de craindre ta puissance,
Dans ton immensité je jette ma substance
 Avec un souverain bonheur.

Ainsi l'oiseau captif qui retrouve son aile
S'échappe en frémissant de sa prison cruelle,
 Et s'envole dans le ciel pur ;
Ainsi la goutte d'eau que l'hiver emprisonne
Devenant libre encor sous un ciel qui rayonne
 Sans bruit remonte vers l'azur¹.

Il arrive que cette piété du prêtre s'élève avec la foi vers les hauteurs sereines de la pensée philosophique, vers des considérations où se révèlent à lui les grands problèmes de la destinée. Au coup de minuit de 1900-1901, il songe au siècle qui finit, au siècle qui commence : vaste écroulement du passé, naissance mystérieuse de l'avenir. Le poète considère l'écoulement rapide et sans retour des choses. Mais au-dessus de ces fragiles successions du temps, il aperçoit l'éternelle immobilité, l'inaltérable destinée que Dieu fait à son Église et à ses âmes fidèles. Il voudrait que toute chose servît à édifier l'éternité de l'homme, et que l'histoire toujours s'employât à glorifier l'Église. Tout doit concourir à la réalisation des buts providentiels.

Événements divers, réalités, fantômes,
Successions de bruits qu'on appelle des faits,
Vingt feuillets arrachés de l'histoire des hommes,
Adieu! dans le passé vous voilà pour jamais.

Prière du Matin.

Salut! siècle nouveau, vingtième de cette ère
 Qui porte de Jésus le cachet glorieux :
 Dans l'espace, à ton tour, emporte notre sphère,
 Et mène en leurs chemins les astres radieux.

De la trame des faits, des hommes et des choses,
 A l'Eglise de Dieu fais un manteau royal,
 Et montre l'action de la cause des causes
 Triomphant sans effort des contre-coups du mal.

De la foi répandant la splendeur souveraine,
 Aux horizons nouveaux donne aussi ce soleil;
 De la science encore élargis le domaine,
 Mets de nouveaux rayons à son astre vermeil ¹.

L'on voit assez, par tout ce que nous avons dit de l'œuvre de Derfla, que ce poète du séminaire de Chicoutimi composait des chants dont l'écho se devait prolonger bien au delà du pays régional. Mais Derfla, nous l'avons rappelé, n'eut pas d'autre ambition que de chanter pour ce petit peuple d'écoliers qui eut toutes ses affections de prêtre, tous ses soins d'éducateur, tout son dévouement. C'est au milieu de ces chers enfants, de ces adolescents vifs et dociles, qu'il vécut toute sa vie. Pendant quatre ans, de 1878 à 1882, il fut au séminaire professeur de philosophie ; pendant trente-cinq ans, de 1886 à sa mort, arrivée le 9 décembre 1921, il y fut professeur de théologie dogmatique. Pendant trois ans, de 1911 à 1914, il occupa la charge de supérieur du séminaire. Ces dates et ces faits constituent toute la trame très simple, assez uniforme, sans épisodes ni incidents, de la vie de l'abbé Alfred Tremblay. Cette vie fut donc essentiellement une vie de professeur et une vie de séminaire. Et l'on comprend que l'abbé Tremblay n'ait pas cherché en dehors du cercle de ses

1. Un instant : deux siècles

relations et de ses amitiés collégiales de la réclame et de la popularité. Sa maison lui suffisait ; il ne voulut travailler que pour sa maison.

Et c'est une œuvre de la maison, tant chère aux anciens de Chicoutimi, le journal ailé, gazouillant, gracieux, que fut l'Oiseau-Mouche, et qui s'appela ensuite l'Alma Mater, c'est cette œuvre d'information collégiale, de littérature adolescente, de poésie ou de prose magistrale, qui fut pour l'abbé Tremblay, pour Derfla, l'occasion prochaine de ses entreprises poétiques. Il voulut y aller de sa collaboration pour une œuvre si utile au séminaire ; et cette collaboration fut le chant du poète. Au séminaire on lisait avec curiosité, avec une ardente sympathie, la pièce que portait en première page, sur son aile légère, l'Oiseau-Mouche. On la lisait avec d'autant plus d'attention joyeuse que souvent, délaissant les graves sujets où sa rêverie trouvait un aliment plus fort, le poète célébrait tous les menus incidents, souvent drolatiques, dont est faite la vie collégiale. C'était une joie peu banale pour les écoliers et pour les anciens de retrouver en vers ce qu'ils avaient vécu en prose.

Tous les poèmes, graves ou légers, dont est rempli le recueil que nous présentons au lecteur, ne sont sûrement pas impeccables. Si l'abbé Tremblay fut une âme essentiellement lyrique, il fut aussi parfois un peu négligent. Ce poète, resté très jeune par ses enthousiasmes faciles, le fut aussi toujours pour la brièveté de son effort. C'est la jeunesse qui fait à la fois le charme, la grâce, et la déconcertante inégalité de ses strophes. Rimant surtout pour ses chers élèves, il garda au fond de son âme la fraîcheur, la spontanéité, mais aussi l'allure un peu irrégulière et fantaisiste de ses jeunes admira-

teurs. Il arrive souvent que les strophes, même sous un souffle suffisant, traînent de l'aile, ou ne s'envolent pas assez vigoureusement. Le poète ne s'applique pas toujours assez à éviter l'expression banale, pour donner à ses vers la beauté nouvelle que cherche le lecteur.

Quoi qu'il en soit, et malgré ses imperfections, l'œuvre de Derfla méritait d'être mieux connue, et livrée au grand public. Notre littérature n'est pas si abondante ; il faut, à l'heure où nous sommes encore de son histoire, colliger tous les fragments dont se compose sa richesse ou son indigence.

Le poète n'a pas songé à lui-même, ni à sa gloire, ni à la survivance de ses vers. Il était juste que ses anciens élèves et ses amis prissent soin de tant de pages qu'il écrivit pour eux. C'est fait maintenant. Et le barde du Saguenay voit enfin érigé à sa mémoire le monument modeste mais gracieux que sa muse lui avait préparé.

Camille ROY, prêtre.

1923.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

L'abbé Alfred Tremblay naquit à Saint-Alphonse, au bord de la baie des Ha-Ha. Par son père et par sa mère il appartenait à ces familles de pionniers intrépides qui ouvrirent le Saguenay à la civilisation. De l'un et de l'autre il hérita du riche fonds de qualités physiques et de vertus morales qui constituaient le commun comme le plus clair patrimoine de la plupart des hommes et des femmes de ce temps-là.

Son père fut toujours simplement et uniquement cultivateur, vivant de son industrie, ne connaissant aucune sorte de servage. Il avait la fierté de son état. Sa mère, qui avait quelque instruction, a laissé une correspondance qui révèle un caractère élevé et ferme, une grande délicatesse de sentiment, une âme singulièrement éprise d'idéal. L'âme de l'abbé Alfred Tremblay porta toujours l'empreinte de cette double influence.

A cet atavisme et à une première éducation qu'on sait avoir été foncièrement chrétienne, vint s'ajouter une autre influence, celle du milieu; entendons par là la grande nature saguenéenne où s'écoula l'enfance de l'abbé Tremblay. De la maison paternelle, sise sur la baie des Ha-Ha, le regard de l'enfant pouvait embrasser dans toute sa majestueuse beauté la vaste baie et le pittoresque horizon de

montagnes qui l'encadre. Souvent, comme il aimait à le rappeler, il allait s'asseoir, solitaire, sur la falaise voisine et passait des heures à contempler le panorama qui se déroulait à ses pieds. Le rêve poétique, sans qu'il s'en doutât, s'éveillait dès lors en lui.

A l'école de son village le jeune Tremblay se classa rapidement parmi les tout premiers. L'œil exercé de son curé, l'abbé Potvin, un ancien du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, le remarqua, et, devinant dans cet enfant si bien doué une vocation sacerdotale, détermina ses parents à l'envoyer au collège. Le jeune Tremblay ne trompa point les espérances de son curé. Il fut un élève brillant, remarquable par sa piété, son bon esprit et la noblesse de son caractère.

Son cours terminé, comme il aspirait au sacerdoce, son évêque, Mgr Racine, l'appela au grand séminaire de Chicoutimi pour y faire sa théologie et enseigner en même temps la philosophie et les mathématiques au petit séminaire. La charge dut paraître redoutable à ce jeune homme de vingt-deux ans, qui, n'ayant d'autre préparation que ses études collégiales, devait mener de front un tel enseignement et l'étude des sciences ecclésiastiques. Elle ne fut pas au-dessus de ses forces. Sa vaste intelligence sut embrasser promptement les problèmes les plus ardues, en faire la synthèse, en saisir les divers aspects, et il fut bientôt évident que les mathématiques, au moins élémentaires, et que son Zigliara n'avaient pas de secrets pour lui. Du premier coup se révélèrent en lui les qualités du professeur qui rendirent son enseignement toujours si attachant : la clarté de l'ex-

position, l'originalité des rapprochements et des comparaisons qui illuminent la pensée et la gravent dans les esprits, l'enthousiasme qui entraîne vers les sommets, la vivacité du discours, le geste qui captive et soutient l'attention.

Ordonné prêtre en 1882, il fut nommé vicaire à la Baie-Saint-Paul et l'année suivante il était déjà promu à la cure de Saint-Fulgence.

Mais l'abbé Tremblay avait la nostalgie du séminaire. Il ne manquait pas d'y venir chaque semaine rencontrer ses anciens confrères et ceux de ses élèves qui étaient au grand séminaire. La conversation avec ceux-ci était encore le plus souvent un cours de philosophie. C'est qu'il avait la passion de l'enseignement et que, peu enclin à s'occuper des choses matérielles, il était au contraire obsédé par celles d'ordre spéculatif. C'est donc sans regret qu'il quitta sa cure, à la demande de son évêque, en 1886, pour venir prendre possession, cette fois, de la chaire de théologie dogmatique au grand séminaire. Sauf durant les deux années qu'il passa à Rome, il ne cessa pas jusqu'à sa mort d'occuper cette chaire, c'est-à-dire durant trente-six ans.

L'abbé Alfred Tremblay avait toujours joui d'une si parfaite santé, sa constitution était si robuste, que la nouvelle de sa grave maladie, puis de sa mort soudaine, le 9 décembre 1921, causa dans tout le diocèse de Chicoutimi un douloureux étonnement.

L'émotion fut surtout profonde, cela se comprend, au séminaire, où l'abbé Tremblay était non seulement estimé et vénéré, mais aussi sincèrement aimé de tous.

Personne ne s'était identifié plus que lui avec cette maison, car personne ne s'y était dépensé aussi longtemps avec une égale abnégation et un aussi parfait oubli de soi. Durant quarante ans il y avait consacré toutes les ressources de sa haute intelligence et de son bon cœur aux nobles tâches du prêtre éducateur; durant quarante ans il y avait enseigné, prêché, dirigé, édifié par sa vie exemplaire de nombreuses générations d'écoliers et de séminaristes. Jamais il n'avait quitté son poste. Nous étions tellement habitués à le voir à la même place, ponctuel, fidèle au labeur de chaque jour, à l'exercice prescrit par le règlement, avec son bon visage toujours souriant, son humeur enjouée, sa conversation animée, pétillante d'esprit, que nous ne pouvions nous faire à l'idée que nous ne le verrions plus.

Au dehors l'émoi ne fut pas moins grand. Tant d'anciens élèves, prêtres et laïques, qu'il avait instruits avec une si grande autorité, dont les âmes avaient communiqué avec son âme si débordante de l'amour du bien et du beau, lui faisaient comme une auréole de leur filial et respectueux attachement. Pour eux, le « bon père Alfred » incarnait l'*alma mater* plus que n'importe qui, sans doute. Aussi on devine leur douleur à la nouvelle que ce maître vénéré de leur jeunesse était mort. Beaucoup nous ont exprimé leurs regrets et leur sympathie dans des termes qui témoignent bien de la profonde et durable influence qu'a exercée sur les esprits et sur les cœurs, durant sa longue carrière, cet homme aussi distingué par sa vertu que par son savoir.

Mais laissons plutôt parler l'un d'eux.

M. l'abbé J.-C. Tremblay, alors directeur du *Progrès du Saguenay*, dans une très belle notice nécrologique qu'il consacrait à sa mémoire au lendemain de ses funérailles, écrivait entre autres choses :

« Il (M. Tremblay) fut à un éminent degré le modèle de ces prêtres qui acceptent de se dépenser pour les autres sans songer à eux-mêmes, sans compter leur travail ni leurs peines et sans mesurer leur dévouement. Il a sacrifié toute sa vie à l'œuvre du séminaire, une vie puissante et féconde pour le bien, vie d'enseignement illuminée par une intelligence d'une acuité et d'une netteté peu communes, pleinement mise en valeur par l'admirable formation scolastique.

« Intelligence vaste, qui lui permettait de se tenir au fait de l'actualité mondiale, sans nuire en rien à l'exercice de ses prenantes fonctions, et de juger avec grande sagacité des choses et des événements dans leurs raisons supérieures. Intelligence qui n'avait rien de froid ni de rigide : elle agissait de concert avec le cœur. Doué d'une exquise sensibilité, notre maître regretté imprégnait toute sa vie de sympathie, il jugeait à la fois avec son esprit et avec son cœur.

« Mais ce qui nous frappait peut-être davantage, nous ses élèves, c'était la facilité avec laquelle cette puissante intelligence réussissait à diviser la vérité, à la revêtir de comparaisons victorieuses qui charmaient les jeunes intelligences, et servaient ainsi d'assaisonnement à la nourriture doctrinale.

« Aussi, notre admiration reconnaissante n'hésitait-elle pas à déduire que par sa finesse, par son ampleur, par sa facilité à marier les plus hautes spéculations aux réalités les plus propres à frapper, l'intelligence de notre maître rappelait celle de l'Ange de l'École.

« Pendant plus de trente ans, M. l'abbé Tremblay a enseigné Dieu! Et chaque jour, c'était pour ses auditeurs un plaisir nouveau de l'entendre discourir sur cet infatigable sujet. On est parfois porté à croire, chez les profanes, que la haute spéculation refroidit. Nous n'avons jamais été à même de constater ce phénomène chez notre distingué professeur, qui enseignait de toute son âme, de toute sa foi aussi ardente qu'éclairée. Chacun de ses cours était comme une charge sonnée aux jeunes intelligences avec le plus éloquent enthousiasme, pour l'assaut de la vérité éternelle. Maître incontesté des lumières de la philosophie, il en faisait converger les rayons avec ceux de la révélation pour percer autant que possible les voiles qui se dressaient devant l'objectif de son enseignement : Dieu en lui-même, Dieu créateur, Dieu rédempteur, Dieu et toute son œuvre. Il avait le don d'ouvrir les yeux pour leur faire saisir cet objectif en les faisant bénéficier de l'intensité de vision de sa raison aidée de la sérénité de sa foi.

« A son dernier cours, peu de temps avant de partir pour l'Hôtel-Dieu de Québec, il parla de l'union hypostatique avec une clarté, une emprise, une profondeur encore accrues, faisant de ce pas ultime dans la carrière l'apothéose de toute sa vie. »

Bien que par goût et par tempérament l'abbé Tremblay fût plutôt porté vers l'enseignement, il ne laissa pas cependant d'occuper avec éclat deux charges importantes dans l'administration de la maison pour laquelle il se dévouait : celle de directeur du grand séminaire de 1895 à 1911 et de 1914 à 1917, celle de supérieur du séminaire de 1911 à 1914. Il y apportait, avec toutes les belles qualités de son esprit et de son cœur, cette délicatesse de conscience dans l'accomplissement du devoir qui fut par-dessus tout la caractéristique de sa vie. Car, il faut le dire à son plus grand éloge, ce qui a surtout brillé en l'abbé Tremblay, plus que les dons de l'intelligence que la divine Providence lui avait si largement départis, plus que son vaste savoir, plus que les éminentes qualités du professeur, plus que l'éloquence du prédicateur, plus que les trésors de tendresse dont son cœur était empli, c'est la conscience, c'est la fidélité au devoir de chaque jour, de chaque heure, c'est le constant souci de sa responsabilité de prêtre et d'éducateur.

Homme de conscience, et de règle par conséquent, il le fut d'abord écolier au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, il le fut au grand séminaire de Chicoutimi à une époque où il y avait quelque mérite à l'être, il le fut durant toute sa vie sans jamais se démentir. Il n'ambitionna pas les hauts emplois ni les charges lucratives, mais il accepta d'un cœur joyeux tous les postes que l'obéissance lui assignait. Aucune corvée, si pénible fût-elle, ne trouva son courage en défaut — et Dieu sait s'il y en eut de rudes quelquefois —, aucune tâche ne parut répugner à ses goûts, et de chacune d'elles il s'acquittait avec le

même entrain, la même scrupuleuse exactitude que s'il l'avait lui-même choisie. Sous ce rapport, il fut un modèle.

Modèle, il le fut encore, cela va sans dire, par son esprit ecclésiastique et par ses mœurs éminemment sacerdotales. On n'imagine guère qu'il en pût être autrement chez un prêtre qui exerça de si importantes fonctions et qui surtout fut pendant si longtemps appelé comme directeur du grand séminaire à former des lévites. Mais nous ne rendrions pas justice à la mémoire de notre regretté confrère si nous taisions qu'il fut, dans son règlement de vie, dans ses habitudes, dans son langage, dans ses rapports avec le monde, comme dans son enseignement et dans la pratique du ministère, à un degré plus qu'ordinaire, le prêtre, le vrai prêtre. Vicaire et curé, son temps se partageait entre l'autel, la chaire sacrée, le confessionnal, la visite des malades... et ses livres.

Ses récréations n'avaient rien que d'honnête et de digne. Il y apportait toujours cette réserve qui impose le respect et accroît, loin de la diminuer, la confiance. Ses visites, quand il était vicaire ou curé, étaient réservées à ses confrères du ministère paroissial et, comme nous l'avons vu, au séminaire. Durant les quarante années qu'il consacra à l'enseignement, nous le vîmes régulièrement passer ses vacances dans sa paroisse natale, Saint-Alphonse, où il ne connaissait que deux maisons, la maison paternelle et le presbytère. Obéissait-il en cela à une inclination de sa nature ? Pour une certaine part, peut-être ; complètement, non. Pour nous qui l'avons connu intimement, nous savons très bien qu'il était loin d'être insensible à

tout ce qui fascine et ensorcelle le commun des hommes. Son imagination vive, sa très grande impressionnabilité, son sens aigu du beau sous toutes ses formes, l'ardeur de ses sentiments affectueux, toute son exubérante nature, l'eussent porté à boire avec avidité à la coupe de beaucoup de jouissances naturelles honnêtes, mais souvent incompatibles avec le caractère et les austères devoirs du prêtre. Pour rester fidèle à son idéal, l'idéal du bon prêtre, une certaine contrainte était nécessaire. Il se l'imposa toute sa vie rigoureusement, par principe, par vertu sacerdotale. Loin d'être un sauvage, notre vénéré confrère aimait la société et même la belle société, où il eût brillé par son esprit délié et prime-sautier ; la solitude lui pesait ; mais dans cet instinct de sociabilité, comme dans tout ce qu'il y avait de bon en lui, il sut seulement trouver, en le réglant comme il convenait, un précieux aliment de cette belle vertu de charité qui rendait son commerce si aimable et ne lui valut que des amis.

Parmi toutes les vertus, en effet, qui illustrèrent la vie de ce prêtre selon le cœur de Dieu, la charité brilla au premier rang. Elle le fit dévoué et serviable. Jointe à une grande humilité, elle ajoutait à toute sa personnalité déjà si prenante ce je ne sais quoi de candide, de simple, de doux, d'humain, qui attirait et charmait. Son urbanité, que les liens de l'étiquette et des conventions n'embarrassaient pas outre mesure, s'inspirait plutôt de sa bonté native et de sa fidélité au « commandement nouveau » du Maître. Sous l'empire de cette disposition, sa conversation était empreinte d'une délicatesse exquise. Il ne dédaignait pas l'épigramme, ni le mot pour rire, mais

il ne blessait jamais, et il aurait fui une société où la réputation des absents n'eût pas été respectée.

Il nous plaît de rappeler ces choses, car c'est par là, à notre avis, encore plus que par son enseignement, que l'abbé Tremblay a tracé au séminaire, dans le champ assigné à son zèle, un si profond sillon, et qu'il a surtout bien servi l'Église. Le monde a besoin de prêtres savants, mais il a davantage besoin de saints prêtres ; les hommes de science, les professeurs brillants sont nécessaires à nos séminaires et à nos collèges, mais la bonne éducation de nos élèves, la solide formation de nos lévites, requièrent par-dessus tout des prêtres de bon exemple, qui soient et qui apparaissent à leurs yeux revêtus de Jésus-Christ, c'est-à-dire, comme s'exprime le Concile de Trente, si bien réglés dans leur vie et dans leurs mœurs, que leur discours, leur habit, leur tenue, leur geste, tout enfin en eux n'ait rien que de grave, de modéré, de religieux.

Or, l'abbé Alfred Tremblay fut tout cela, et c'est parce qu'il fut tout cela, que son action, quoiqu'il l'ait voulue modeste et qu'elle ait fait relativement peu de bruit au dehors, a eu au séminaire une si profonde et si durable influence. Cette influence n'a d'ailleurs pas manqué de rayonner au loin, puisqu'elle s'exerçait au foyer même de la vie chrétienne et sacerdotale.

Si l'abbé Tremblay a volontairement, par goût sans doute, mais aussi par obéissance, confiné sa vie dans les quatre murs d'un séminaire, si toute son activité a évolué surtout dans l'accomplissement quelque peu monotone des devoirs obscurs du professeur et du directeur d'âmes, ce n'est pas qu'il ne fût doué pour entreprendre des tâches

plus étendues et plus en vue. Par l'ampleur de son esprit et la variété de ses talents, il eût fait sa marque dans n'importe quelle carrière et sur de plus vastes théâtres. Il s'intéressait d'ailleurs, par surcroît et comme par distraction, à tous les problèmes qui passionnent l'humanité comme à tous les travaux de l'esprit. Écoutons encore son nécrologue de la première heure :

« Pour compléter sa physionomie, il faut dire encore qu'il fut un patriote au sens le plus élevé du mot. Jésus-Christ a voulu pleurer, un jour, sur les malheurs qui allaient punir l'aveuglement de Jérusalem... Dans la préoccupation moderne d'éloigner de l'arène publique toute influence cléricale, on oublie trop d'accorder au prêtre le crédit de son sain patriotisme et de l'action éminemment utile qu'il exerce au profit de la nation. Qu'importe ! Les faits sont là, ne manquons aucune occasion de les signaler. Peu de Canadiens ont mieux aimé que l'abbé Tremblay notre beau Canada. Ceux-là qui ont pu jouir de son intimité le savent très bien. Rien de ce qui intéressait notre pays ne le trouvait indifférent. Il se tenait au courant de tout, et les esprits inquiets pour qui le prêtre reste frappé d'incapacité radicale en face des problèmes publics, se seraient vite détrompés et auraient trouvé grand profit à entendre l'exposé de ses vues et l'énoncé de ses jugements.

« Il avait pour sa région, la petite patrie, un amour de prédilection et qui n'entendait guère badinage. Il rêvait pour elle le plus brillant avenir. Les lecteurs de *l'Oiseau-Mouche* n'ont qu'à se rappeler certains articles où le patriote saguenéen traçait un programme si beau que dans

le temps on l'a pu croire impraticable, mais dont le présent voit s'élaborer la réalisation.

« Le Saguenay, ouvert par un de ses parents, le chef des Vingt-et-Un, l'abbé Alfred Tremblay le chantait volontiers dans ses vers, car il était né poète. Il en connaissait les agrestes monuments, il en admirait les sévères beautés. Les derniers accents de sa lyre, sous l'influence sans doute de ce reflux des années qui coïncide avec le phénomène que Mgr Baunard a appelé la « vie montante », allaient plus volontiers aux souvenirs des choses et des lieux préférés de sa jeunesse. Aucun lecteur de *l'Alma Mater* n'a oublié *le Lac*, poésie dont la dernière strophe module un adieu, nous dirions aujourd'hui un pressentiment :

Mais maintenant, hélas ! sans que ce soit ta faute,
Je trouve à chaque fois, la montagne plus haute,
Qui dans son noble flanc a caché ta beauté ;
Et déjà j'entrevois que l'année est prochaine
Où je ne pourrai plus dominer cette plaine
Que des hauteurs du rêve, ou de l'éternité.

« C'était un poète aimable, facile, obligeant. Toute circonstance trouvait sa muse disposée : ordinations, anniversaires, morts cruelles, mystères religieux, mystères et beautés de notre nature changeant de symbolisme avec les saisons, joyeuses excursions de jeunes musiciens, tout l'inspirait et passait en belles strophes que recueillaient jadis *l'Oiseau-Mouche* et plus récemment *l'Alma Mater*.

« Combien de fois, au cours de joyeux pique-niques, n'a-t-il pas improvisé une pièce de vers que les écoliers acclamaient : des vers faits *rien que pour eux* ! O luxe parnassien !

« Lorsque, entre deux joyeux morceaux de fanfare, les jeunes voyaient le poète errer, songeur, nerveux, griffonnant des bouts de papier, ceux qui possédaient leurs lettres se donnaient le mot de passe avec un air d'intelligence : *Fervet opus!*

« Et ils ne se trompaient point.

« Comme la gent écolière ne manque jamais de types entendus qui savent toujours *quand c'est prêt*, les formalités d'invitation tombaient à point, et le sympathique auteur récitait aux jeunes la poésie... qu'ils lui avaient inspirée.

« C'était un liseur incomparable. Il lisait admirablement ses vers et ceux des autres.

« Si nous touchons aujourd'hui ces détails, c'est pour rappeler jusqu'à quel point celui dont nous pleurons encore la disparition s'identifiait avec toute la vie de la maison, et quel vide profond a été laissé par son départ inopiné. C'est ensuite pour omettre le moins possible des traits d'une physionomie que nous aimerons conserver en notre esprit et en notre cœur aussi longtemps que nous vivrons.

« Cet esprit supérieur avait une piété d'enfant. Rien de plus édifiant que d'assister à son action de grâces, de le voir abîmé en ce Dieu qu'il connaissait si bien et dont il sentait si vivement le contact. Ses derniers jours sur la terre furent d'une vie intérieure intense. Le grand sacrifice accompli, il s'était retiré dans la prière et la méditation; jour et nuit, ceux qui l'assistaient l'entendaient multiplier les oraisons jaculatoires à Dieu, à Notre-Seigneur, à la sainte Vierge. Lui qui avait, jadis, parlé avec tant de conviction de la grandeur et de la nécessité du sacrifice,

avec quelles délices il dut savourer une dernière fois en son âme la doctrine si souvent prêchée.

« Et puis le Maître voulut qu'il répêât lui aussi : *Tristis est anima mea...* Il tint à le purifier par la crainte, comme il en a agi avec tant de saintes âmes. Mais les tout derniers jours de sa maladie, ce fut la paix suprême animée du seul désir d'être uni au plus tôt à son Dieu par la vision béatifique qu'il avait expliquée tant de fois à ses élèves.

« Le jour de la fête de l'Immaculée Conception, il put communier. A la vue de l'hostie sainte, son visage, tout défait par la maladie, se raviva, s'illumina : « Mon Dieu ! Mon Jésus ! murmura-t-il dans l'ardeur de sa foi, pardonnez-moi comme j'ai pardonné tant de fois en votre nom ! »

« La veille au soir, il avait demandé et reçu l'extrême-onction.

« Jusqu'à la mort, maintenant, il va s'isoler dans la pensée du Dieu qui l'appelle, attentif à se tenir prêt à répondre en se jetant avec confiance dans les bras de l'éternelle miséricorde, l'âme repliée sur elle-même comme pour ne rien laisser échapper de son unique désir : *Veni, Domine Jesu, veni.*

« Le 9, peu après 2 heures, la religieuse qui était de garde récitait des prières auxquelles le malade répondait à voix basse. Soudain elle constate que les lèvres du malade se sont arrêtées. Elle appelle l'aumônier, on commence les prières des agonisants, pendant lesquelles seul un léger soupir annonça que Dieu avait exaucé le désir du cher malade.

« Il n'était plus ! Ou plutôt il commençait cette vie ineffable que Dieu réserve aux prêtres selon son cœur : il

entraîné dans la lumière dont brillent là-haut ceux qui ont annoncé Dieu et l'ont fait aimer : *Qui erudiunt multos quasi stellae in perpetuas aeternitates!*

« *Qui erudiunt multos!* »

« Des âmes, Dieu seul sait combien il en a instruites, dans l'enseignement du dogme, qu'il n'a jamais interrompu, dans celui de l'apologétique, de la philosophie, de l'écriture sainte et de la liturgie, dans la chaire de vérité, où son éloquence avait sa façon propre d'être claire, enlevante, irrésistible, au confessionnal, où se pressaient, suivant les fonctions qui lui étaient assignées, religieuses, séminaristes ou écoliers. Des générations entières ont appris de lui la voie de la vertu, de la vocation et de la perfection, le secret d'être bon, miséricordieux, indulgent comme le père du prodigue et patient jusqu'au retour de ce dernier. »

Ainsi, quelle somme de bien accompli dans le silence, à l'insu du monde, en toute simplicité évangélique, avec une régularité qui rappelait celle d'un moine ! Jour après jour, mois après mois, décade après décade, c'était toujours le même dévouement inlassable, et d'une vigueur, d'un entrain toujours jeunes. Jamais on n'entendit les lèvres de ce prêtre exprimer quelque lassitude ni manifester le désir d'un repos, d'une retraite, que plus d'un eût jugé légitime. Jamais ! Sa foi le faisait compter sur le seul repos éternel. C'est notre espoir certain que Dieu l'a aussitôt accordé à ce prêtre qui personnifiait si parfaitement à nos yeux le zèle admirable des éducateurs de nos séminaires, hommes de sacrifice qui oublient tout pour le but qu'ils poursuivent pendant que dans le monde on s'enrichit, on se repose, on s'amuse.

La dépouille mortelle de l'abbé Alfred Tremblay repose temporairement dans l'un des caveaux de la cathédrale de Chicoutimi, mais, selon son désir, elle sera plus tard transportée au séminaire, dans le cimetière qui n'est encore qu'à l'état de projet. Il y dormira en paix son dernier sommeil, dans ce décor qui lui était familier, au milieu des siens, près de cette maison aimée où il continuera de vivre par son œuvre, par les âmes qu'il a instruites et formées.

Cette notice est bien courte. Notre confrère méritait davantage. Son nom reste, en effet, indissolublement lié à l'œuvre de la haute éducation au Saguenay. Il en fut un des pionniers. Il en a, pour sa part, écrit l'histoire jour par jour, année par année. Il fut un de ces ouvriers bâtisseurs qui donnent à une œuvre son cachet et sa durée. Mais nous n'avons pas voulu excéder le cadre qui nous est alloué en tête de ce recueil, et nous laissons à quelque futur biographe le soin de retracer par le détail cette vie si pleine et si utile.

Eugène LAPOINTE, prêtre.

I

RELIGION

SALUT, NOËL!

Quand le cercle des jours dont une année est faite
Va, par les soins du temps, se fermer sans retour
Sous le compas, soudain, il jaillit une fête
Que toute créature attend avec amour.

Cette fête est vraiment à nulle autre pareille,
Et semble un renouveau de la création :
Du néant l'on dirait que tout être s'éveille
En tressaillant encor de son premier frisson.

C'est, pour un jour, le ciel débordant sur la terre,
Et versant sur nos maux un torrent de bonheur ;
C'est l'Éden un moment dévoilant son mystère,
Et se montrant à nous en sa douce splendeur.

Sous les traits d'un enfant que sa mère caresse,
C'est Dieu qui vient sourire à notre humanité ;
C'est l'infiniment fort qui prend notre faiblesse
Et qui, pour la guérir, prend notre infirmité.

C'est mille millions d'anges aux douces ailes,
Aimables messagers du ciel resplendissant,
Tombant comme l'éclair des sphères éternelles
Sur le point de l'espace où naît le Tout-Puissant.

Ce sont les purs esprits et l'inerte matière
Comme à leur premier jour unis à leur auteur ;
Sous les yeux étonnés de la nature entière,
C'est l'homme devenu semblable au Créateur.

O fête de Noël, nous t'acclamons sans peine,
Et notre cœur assez ne saurait te bénir :
Tu mets sur tous nos ans ta lumière sereine,
Et nous rajeunissons à ton seul souvenir.

A BETHLÉEM

CANTIQUE DES ANGES

O Verbe, Dieu de Dieu, lumière de lumière,
Nous sommes les esprits, purs de toute matière,
Que tira du néant ton souffle créateur,
Et que tu fis monter de l'insondable abîme
Jusques aux flamboiements de l'éternelle cime,
Muets de volupté, d'amour et de stupeur.

Dès les premiers transports des dons béatifiques,
Rangeant nos légions en cercles harmoniques
Et nous pressant autour de ton trône de feu,
Nous rompîmes enfin l'universel silence,
Et le ciel retentit de ce cantique immense :
Saint, saint, saint, le Très-Haut, le Seigneur notre Dieu.

Et le temps commença. Ta force créatrice,
Au milieu du néant, par un saint artifice,
Fit surgir tout à coup l'être matériel ;
La lumière jaillit des ténèbres profondes,
Et dans l'espace ému, transfiguré, les mondes
Se mirent à marcher de leur pas solennel.

Un jour, en te jouant sur la terre nouvelle,
Tu pris de la poussière, et tu soufflas sur elle,
Et l'homme de tes mains sortit majestueux.
Matière, force, esprit, par sa riche nature
Il résumait en lui toute la créature,
Et tu l'établis roi sous la voûte des cieux.

Ta grâce sur le mal lui donnant la victoire,
Il pouvait comme nous monter jusqu'à la gloire
Et nous devions l'avoir pour compagnon là-haut ;
Mais en un jour fatal, ennemi de lui-même,
Il méconnut, hélas ! ta royauté suprême,
Et sur lui ta colère éclatait aussitôt.

L'homme, dans un malheur qu'on ne saurait redire,
Depuis quatre mille ans attendait ton sourire
Et n'osait presque plus lever les yeux vers toi ;
Mais puisqu'en ce beau jour ta grandeur souveraine
Entre, pour la sauver, dans la famille humaine,
L'homme, dans ce berceau, reconnaîtra son roi.

Fils de Dieu, fils de l'homme, adorable enfant rose
Dont le sourire fait sourire toute chose,
Gloire éternelle à toi dans la sainte cité ;
Et sur la terre, dont s'achève la tristesse
Et qui va tressaillir d'une immense allégresse,
Paix aux hommes qui sont de bonne volonté !

ADESTE, FIDELES

Fidèles, accourez ! Du couchant, de l'aurore,
Venez à Bethléem, joyeux et triomphants,
Voir une chose qui ne s'est pas vue encore
Et que l'on attendait depuis quatre mille ans.

Un enfant vient d'y naître, et c'est le roi des anges,
Le Messie attendu des générations :
Allons sans plus tarder lui porter nos louanges
Et de nos cœurs brûlants les adorations.

Les bergers, à l'appel d'un ange secourable,
Sont partis à l'instant, laissant là leurs troupeaux ;
Et les voici nombreux se hâtant vers l'étable
Où vient de se lever l'astre des temps nouveaux.

Encor quelques moments ils y seront sans doute,
Sur les pieds de l'enfant déposant leurs baisers :
Oh ! ne nous laissons pas devancer sur la route,
Et qu'auprès du berceau nous soyons les premiers.

Voilée avec amour sous une chair mortelle,
Pour être plus visible atténuant ses feux,
Du Père nous verrons la splendeur éternelle
Un instant ici-bas illuminer nos yeux.

Un Dieu petit enfant, qui naît dans la misère,
L'infini resserré dans des langes étroits,
Hommes, à deux genoux adorons ce mystère
Qui de sujets nous fait frères du roi des rois.

C'est pour nous qu'il est là couché sur de la paille
Et que tremblent de froid ses membres gracieux :
Bien vite approchons-nous avant qu'il ne défaille
Et réchauffons son corps de nos baisers pieux.

Quand pour notre salut Dieu se fait si fragile
Et mêle tant d'amour à ses autres appas,
De l'aimer en retour, oh ! comme il est facile.
Et qui donc désormais pourrait ne l'aimer pas ?

VENITE, ADOREMUS

O de tous les berceaux le seul que l'on adore,
Crèche de Bethléem dont le ciel est jaloux,
Ombre transfigurée en éternelle aurore,
Devant vous, en pleurant, nous tombons à genoux !

Nos fronts couverts d'orgueil, et pétris de poussière,
A la poussière ici s'égalent sans effort ;
Et recouvrant ainsi l'humilité première,
Ils évitent l'affront de l'éternelle mort.

Nos cœurs que desséchaient les souffles de ce monde
Ont enfin retrouvé les sources du bonheur,
Et, tressaillant de joie, ils entrent dans cette onde
Où bien vite renaît leur antique vigueur.

Une paix ineffable en notre âme ravie
Se glisse tout à coup comme un baume divin ;
Dans nos membres circule une plus douce vie,
Et nous nous enivrons d'un calme souverain.

Chefs-d'œuvre de bonté, petites sublimes,
En vous humiliant que vous nous grandissez !
Et comme en vous courbant vers des choses infimes
Sans flatter notre orgueil vous nous ennoblissez !

Un jour, nous l'espérons, dans la joie infinie,
Pour célébrer encor vos immenses faveurs,
Nous ferons succéder des torrents d'harmonie
A ce chant de l'exil entrecoupé de pleurs.

A BETHLÉEM

CHŒUR DES BERGERS

Enfin, voici le lieu qu'ont désigné les anges
Et qui doit contenir le salut d'Israël :
Une étable, un enfant enveloppé de langes,
Une vierge adorant son fils, l'Emmanuel.

Comme c'est peu gênant ici, comme on respire !
Chez le maître du ciel comme on se sent chez soi !
Approchons, approchons ; allons voir son sourire
Et baiser à genoux les pieds de notre roi.

Enfant dont la beauté doucement nous enchaîne,
Des anges nous ont dit que tu voulais nous voir ;
Nous voici près de toi retenant notre haleine :
Est-ce bien nous, vraiment, que tu veux recevoir ?

Mais tout parle pour toi. Ces langes lamentables,
Ce dénûment complet, ce réduit, ce berceau :
Tout nous dit que c'est nous, petits et misérables,
Les invités de choix de ce palais nouveau.

O roi, nous t'adorons au sein de ta faiblesse,
Nous t'aimons d'un amour brûlant comme du feu ;
Et puisque ton sourire appelle une caresse,
Permits que tour à tour nous te baisions un peu.

Pasteur puissant et doux qu'a chanté le prophète,
Veux-tu que nous soyons tes brebis pour toujours ?
Partout où tu voudras nous suivrons ta houlette
Et nous ne connaissons de loi que tes discours.

Il nous faut, tu le sais, une riche pâture,
Vérité pour l'esprit, délices pour le cœur ;
Toi seul peux nous donner de cette nourriture
Et nous rassasier à jamais de bonheur.

Il paraît que bien loin par delà les nuages,
Dans l'infini d'un ciel ineffablement pur,
Tu possèdes là-haut d'immortels pâturages
Où tes brebis, en paix, brouteront de l'azur.

Nous voulons en marchant ici-bas sur tes traces
Être introduits par toi dans cet heureux séjour.
O notre roi-pasteur, garde-nous-y des places
Et l'honneur éternel de te faire la cour.

A BETHLÉEM

HOMMAGES DES ROIS

Soleil qui de la nuit déchirez tous les voiles
Et dont l'aube, du jour éclipse la splendeur,
Auteur de la lumière, ô maître des étoiles,
Nous voici prosternés devant votre grandeur.

Que de fois, dans les champs infinis de l'espace
Où nos yeux entraînaient nos pensers chaque soir,
Nous avons, haletants, cru deviner la trace
Du roi que tout adore et que nous voulions voir.

Un soir, un soir béni, sous les célestes voûtes
Nous vîmes, merveilleux, grand comme nos désirs,
Aux étoiles pareil, mais les effaçant toutes,
Un astre, oiseau de feu dans un nid de saphirs.

L'oiseau divin bondit, il secoua ses ailes
Pendant que s'enflammaient autour de lui les cieux,
Et, de mille rayons inondant nos prunelles,
Il s'élança, rapide, et tout droit vers ces lieux.

Bien vite, nous avons sellé nos dromadaires,
Et nous sommes venus d'un trait jusques à vous,
Et les feux conducteurs, fidèles émissaires,
Sans faute chaque nuit ont marché devant nous.

Nous voici donc, ravis, nous qu'on nomme les sages,
D'apprendre la sagesse auprès de ce berceau,
Heureux de déposer à vos pieds les hommages
De l'antique Orient à l'Orient nouveau.

Roi des Juifs, des Gentils, de la nature même,
Le monde n'a pas vu votre pareil encor :
Nous honorons en vous la royauté suprême,
Et nous vous présentons, comme il convient, de l'or.

Les constellations vous servent en silence ;
Aux étoiles, du doigt, vous tracez leur chemin :
Laissez-nous, adorant votre divine essence,
Vous offrir cet encens d'une tremblante main.

Aimable enfant, espoir de la nature humaine,
De grâce et de puissance assemblage parfait,
Que les attrait nombreux de ta beauté sereine
Imposent à la mort un éternel respect.

Mais si jamais, soufflant sur ta chair adorable,
L'haleine de la mort tentait de la flétrir,
Que, manteau de parfum vainqueur, impénétrable,
Cette myrrhe à l'instant vienne la recouvrir.

Nous allons te quitter. Remplis de ta lumière,
Nous courons la porter aux lointains horizons ;
Heureux de te servir jusqu'à l'heure dernière,
Nous serons tes témoins devant les nations.

En retour, par delà cette vie inconstante
Où nous t'aurons aimé d'un si constant amour,
Fais que nous retrouvions ta beauté triomphante
Dans les embrassements de l'éternel séjour.

L'HOMME-DIEU AU BERCEAU

Approchez et voyez. Ce n'est point Alexandre,
Auguste ni César, Socrate ni Platon :
Ces hommes n'auraient pu, sans tomber, tant descendre,
Et leur gloire eût souffert d'un pareil horizon.

Celui-ci, sans déchoir de la place suprême,
Peut naître en ce réduit plus triste qu'un tombeau :
Sa grandeur n'a besoin de rien que d'elle-même,
Et toute autre grandeur date de son berceau.

NOËL DES ENFANTS

La fête chère à tout le monde
L'est surtout aux petits enfants;
Ils viennent de loin à la ronde
A l'église avec leurs mamans.

Il faut les voir, troupe gentille,
En leur costume le plus beau,
Sous la lumière qui scintille
Entourer le divin berceau.

Au petit Jésus qui sommeille
Chacun d'eux se penche à son tour,
Et, de crainte qu'il ne s'éveille,
Retient son souffle avec amour.

Plus d'un, pourtant, d'une caresse
Ébauche le geste amical,
Mais la mère aussitôt s'empresse
De faire signe que c'est mal.

Il se fait bientôt, — comment dire ? —
Autour de Jésus radieux
Une atmosphère de sourire
Qu'on dirait empruntée aux cieux.

Les chérubins du sanctuaire
Viennent s'unir avec bonheur
A ces chérubins de la terre
Faisant la cour au Dieu Sauveur.

Et chacun d'eux tout bas répète
Ces mots sacrés et triomphants :
La louange la plus parfaite
Est celle des petits enfants.

JESU DULCIS MEMORIA

Jésus, ton souvenir est bien doux à mon âme,
Il verse dans mon cœur un pur et vrai plaisir ;
Mais quand de ta présence en moi je sens la flamme,
De toute autre douceur s'efface le désir.

On ne peut rien chanter qui soit plus délectable,
On n'entend nulle part cantique plus charmant,
L'esprit ne peut penser à chose plus aimable
Que ton nom, ô Jésus, fils du Dieu tout-puissant.

Jésus, ô seul espoir de l'âme pénitente,
Que tu te montres bon à qui veut te prier !
Et comme, répondant bien vite à notre attente,
Lorsque nous te cherchons tu te laisses trouver !

Non, la langue jamais ne saurait faire entendre,
Et la plume non plus ne nous révèle pas,
Celui qui l'a goûté peut seul un peu comprendre
Ce que c'est que d'aimer Jésus, même ici-bas.

En cet exil, Jésus, sois notre seule joie,
Comme seul tu seras notre bonheur, un jour ;
Et puissions-nous tous voir ta face qui flamboie,
Dans les siècles sans fin de l'éternel séjour !

LES SAINTS INNOCENTS

Salvete flores martyrum

Salut ! tendres vainqueurs,
Légions d'enfants roses !
Salut ! suaves fleurs
Mortes à peine écloses !

L'exécrable tyran
De vos têtes charmantes
Fit ce que l'ouragan
Fait des roses naissantes.

Vous fûtes arrachés
Du doux sein de vos mères
Et pour être livrés
A des mains meurtrières.

Mais Dieu, dans son palais,
Là-haut, vous fit des trônes,
Y mettant pour jouets
D'éternelles couronnes.

C'est là que maintenant,
Jouant avec les anges,
Du doux Jésus naissant
Vous chantez les louanges.

SOIR DE VENDREDI SAINT

Jésus sur son gibet venait de rendre l'âme ;
La terre avait tremblé jusqu'en son fondement ;
A demi le soleil avait repris sa flamme
Pour se coucher bientôt au fond du firmament.

Au flanc le Golgotha portait une blessure
Toute fumante encor de la foudre de Dieu,
Et le plus triste soir qu'ait connu la nature
Descendait lentement sur ce funèbre lieu.

Les foules avaient fui la tragique colline
Disant : Cet homme était le fils de l'Éternel.
Les bourreaux en pleurant se frappaient la poitrine
Au pied de cette croix devenue un autel.

Dans la ville tantôt triomphante et sceptique
Une immense terreur se répandit soudain :
Des morts apparaissaient sur la place publique
Et du monde l'on crut avoir touché la fin.

Bientôt tout disparut dans une nuit terrible
Où plus rien ne restait des vestiges du jour ;
Tout œil eut beau s'ouvrir, rien ne fut plus visible,
Et l'homme du néant redouta le retour.

De tout ce qu'on aimait nulle part plus de trace ;
Plus d'arbres, plus d'oiseaux, plus d'herbes, plus de fleurs,
Plus d'astres, plus d'azur, plus de mer, plus d'espace,
Dans cette nuit sans nom, rien, rien que des horreurs.

Il se fit un lugubre et solennel silence,
Toute vie un instant interrompit son cours ;
On eût dit le moment où de l'Éden immense
L'aïeul du genre humain fut chassé pour toujours.

Depuis le noir chaos jamais apprêts funèbres
A tout ce globe ainsi n'avaient caché les cieux,
Et la Mort, à son aise, en ces vastes ténèbres,
Vint mettre sur le Christ son sceau victorieux.

O MORS, ERO MORS TUA

La vieille Mort sentait vaciller sa frontière
Aux accents souverains du prophète nouveau ;
La révolte grondait au sein de la poussière,
Et l'on ne pouvait plus se fier au tombeau.

Jésus de Nazareth, ignorant son empire,
Distribuait partout la vie en souriant ;
Il avait dit un jour à la foule en délire :
Venez, je vous ferai vivre éternellement.

De l'Éden il fallait reprendre la querelle
Et la régler enfin pour toujours cette fois :
Et la Mort décréta que l'insigne rebelle
Allait sans plus tarder reconnaître ses droits.

Un soir, donc, invoquant sa haine et sa puissance,
Elle fit dans l'abîme un signe à Lucifer,
Et sur le doux Jésus qui priait en silence
Elle lâcha soudain, comme un torrent, l'Enfer.

Le maître de la vie aux flots épouvantables
Abandonna son corps avec sérénité ;
Il laissa pénétrer dans ses chairs adorables,
Tout l'inferral poison dont meurt l'humanité.

Du torrent monstrueux menaçant tous les mondes
Tout seul il épuisa la fureur sans pâlir ;
Du fleuve intarissable il but toutes les ondes,
Puis, inclinant la tête, il se laissa mourir.

Alors, à son bonheur pouvant à peine croire,
La Mort porta Jésus au sépulcre aussitôt ;
Et pour monter la garde autour de sa victoire
Elle aussi s'enferma dans le sombre cachot.

Enfin, pour consommer son triomphe suprême
Et couvrir à jamais le Calvaire de deuil,
Quatre mille ans de mort, de péché, d'anathème,
Vinrent de tout leur poids peser sur ce cercueil.

Sans secousse et sans bruit, dans les flancs de la terre
Jésus avec la Mort vida son différend,
Et bientôt, comme après un sommeil salulaire,
Un matin, de sa tombe il surgit triomphant.

Du vainqueur tout le ciel acclamait la puissance,
Le soleil dans l'azur reprenait son essor,
La terre débordait de vie et d'espérance ;
Une chose, une seule, était morte : la Mort.

VICTIMÆ PASCHALI LAUDES

Avec les premiers feux du jour,
Allons, chrétiens, que notre amour
Offre à la victime pascale
Une louange sans égale.

L'Agneau, rachetant les brebis,
De son sang a payé leur prix ;
Le Christ, innocent, à son Père
A réconcilié la terre.

En duel la vie et la mort
Pour se tuer ont fait effort ;
Mais le chef divin de la vie
A terrassé son ennemie.

O Marie, en votre chemin
Qu'avez-vous donc vu ce matin ?
« Du Christ j'ai vu la tombe vide ;
Je l'ai vu, lui, vivant, splendide ;

« J'ai vu les anges radieux,
Témoins du réveil glorieux ;
Et dans la tombe solitaire
Les vêtements et le suaire.

« Le Christ, mon espoir, est vivant ;
Il est ressuscité vraiment :
Il vous attend en Galilée,
Au bord de la mer azurée. »

D'entre les morts s'étant levé,
Le Christ est donc ressuscité.
O Roi vainqueur, que dans la gloire
Nous ayons part à ta victoire !

L'ASCENSION

PARAPHRASE DU PSAUME

OMNES GENTES, PLAUDITE MANIBUS

Peuples, applaudissez ! Du couchant à l'aurore,
Des splendeurs du matin à la nuit incolore,

Battez des mains avec transport !

Livrez aux quatre vents une hymne d'espérance :
Gloire au Verbe incarné qui vers le ciel s'élançe !

Vive le vainqueur de la mort !

Voyez-le s'élever sur son char de victoire ;
Mille et mille escadrons font cortège à sa gloire :

Ce sont les escadrons des cieux.

Peuples, prosternez-vous ; de l'un à l'autre pôle,

Adorez en tremblant Celui dont la parole

Peupla le chaos ténébreux.

C'est lui qui de Satan vient d'abattre l'audace,
Le mettant sous nos pieds, et nous laissant la grâce

Contre son dard envenimé.

Il veut bien nous choisir comme son héritage :

Ce Dieu rempli d'amour aimait-il davantage

Israël, peuple bien-aimé ?

Et maintenant, joyeux, il s'en va vers son Père,
Lui portant, pour solder la rançon de la terre,
Ses souffrances et son amour.

Entendez résonner le son de la trompette :
Aux célestes parvis quelle pompeuse fête
On lui prépare en ce grand jour !

Anges qui remplissez les éternels portiques,
Chantez à notre Dieu vos plus divins cantiques,
Chantez, chantez en chœur !
Chantez à notre Roi sur vos harpes de flamme,
Chantez l'hymne d'amour que l'univers réclame,
Chantez en ce jour de bonheur !

Car ce Dieu, c'est le Dieu de toute la nature ;
Car ce roi, c'est le roi de toute créature,
Et sur la terre et dans le ciel :
Pour chanter dignement sa majesté suprême,
Mettez dans vos accords une sagesse extrême.
Dans vos voix la douceur du miel.

Et vous, ô nations, chantez avec ivresse,
Car ce Dieu de bonté, remplissant sa promesse,
Va vous délivrer à jamais ;
Il enverra d'en haut son Esprit de puissance.
Et ceux qu'il a choisis, tout remplis de vaillance,
Viendront vous apporter la paix.

Les voyez-vous venir sur l'aile des tempêtes,
Le front serein et pur, méditant des conquêtes
Toutes d'amour et de bonté ?
Voyez-les aborder par milliers sur vos plages ;
Du Dieu qui les envoie ils sont bien les images :
Ils brûlent de sa charité.

Les voilà devenus des conquérants sublimes ;
Ils méprisent la mort, dorment sur les abîmes,
Se plaisent au désert brûlant.
Tombez, ô nations, aux pieds de ces monarques :
Du Roi de l'univers ils portent haut les marques,
Et leur pouvoir est bienfaisant.

Peuples applaudissez ! Du couchant à l'aurore,
Des splendeurs du matin à la nuit incolore,
Battez des mains avec transport !
Livrez aux quatre vents une hymne d'espérance :
Gloire au Verbe incarné qui vers le ciel s'élançe !
Vive le vainqueur de la mort !

MULIER AMICTA SOLE

*...Et luna sub pedibus ejus
Et in capite ejus corona stellarum duodecim.
Apoc., XII, 1.*

O vous qui, décorant les autels de Marie,
Nous la représentez plus belle chaque soir,
Voici comme saint Jean a vu dans la patrie
Celle qu'un jour, là-haut, nous espérons bien voir :

« J'aperçus une femme — est-ce une créature ? —
Prodige de beauté, spectacle sans pareil,
Dont tout le firmament n'était que la parure :
Sa robe était l'azur, son manteau le soleil.

« Sous ses pieds, dessinant sa courbe harmonieuse,
Vrai coussin de lumière aux replis caressants,
La lune en son croissant dormait majestueuse
Sur des nuages clairs qu'on eût dit de l'encens.

« Les constellations, de sa beauté suprême
Complétant à l'envi le merveilleux décor,
A son front virginal donnaient pour diadème
Les feux entrelacés de douze étoiles d'or. »

Voilà donc le tableau, l'ineffable merveille,
Que vit l'Évangéliste au séjour éternel.
Mais comment reproduire une splendeur pareille
Avec les éléments de ce monde mortel ?

Comment peindre surtout cette femme étonnante
Que le prophète, hélas ! esquisse en quelques mots,
Et dont, sans en pâler, la beauté triomphante
Se fait un ornement des astres les plus beaux.

L'apôtre bien-aimé, sur ce chaste visage,
Avait déjà posé son regard bien des fois ;
Pourtant il n'ose pas entreprendre l'image
De celle qui ravit le cœur du Roi des rois.

N'importe, un de ces soirs, ô sacristains mes frères,
Essayez d'ébaucher ce spectacle du ciel,
Et pour y réussir un peu, dans vos prières
Nommez l'Évangéliste et l'ange Gabriel.

LAUDATE, PUERI

Enfants, accourez tous sous les sacrés portiques
Pour louer le Seigneur en de pieux cantiques,
Car à l'encens toujours il préfère vos chants ;
Chantez ce nom sacré que l'univers adore,
Que racontent les cieux, que reflète l'aurore,
Qui fait frémir d'amour les séraphins brûlants.

Que le nom du Seigneur soit béni d'âge en âge ;
Que les siècles en chœur rendent un pur hommage
A celui qui tira du néant l'univers !
Que le dernier moment du dernier jour du monde
Par un élan d'amour à son appel réponde,
Et se perde au milieu des éternels concerts !

Car du nord au midi, du couchant à l'aurore,
Des splendeurs du matin à la nuit incolore,
Tout être doit bénir et louer le Seigneur ;
Tout dans l'espace immense est fils de sa parole ;
Il dit : Que tout soit fait ; et son Verbe s'envole
Faisant surgir partout la vie et la splendeur.

Toutes les nations, tous les rois de la terre
Ne sont rien devant lui qu'une vile poussière
Que son souffle puissant pourrait anéantir ;
Sa gloire est au-dessus de tous les cieus ensemble ;
Au seul son de sa voix l'univers entier tremble,
Les anges, frémissants, s'empressent d'obéir.

Qui donc peut s'égalér à Dieu dans son audace ?
Il habite là-haut, par delà tout espace,
Et son œil tout-puissant scrute l'immensité ;
Pendant, du sommet de sa gloire ineffable,
Il abaisse sur nous un regard secourable
Et daigne compatir à notre infirmité.

Il nous prend par la main, et de notre poussière
Nous attire vers lui, par un profond mystère
D'indicible bonté, de puissance et d'amour ;
Puis il nous fait asseoir aux noces éternelles,
Parmi les chérubins, à l'ombre de leurs ailes,
Et nous fait citoyens du céleste séjour.

Voilà comment ce Dieu chérit sa créature
Et l'élève au-dessus de sa vaine nature
Pour la placer enfin, au ciel, à son côté :
Il féconde d'un mot un néant méprisable,
Le comble de bienfaits, et sa main adorable
Daigne l'associer à sa félicité.

Enfants, chantons, louons l'ineffable mystère
Que toujours prosternés aux célestes palais
Adorent en tremblant les séraphins muets :
Gloire à la Trinité, gloire éternelle au Père,
Gloire au Verbe divin, au Fils, à Jésus-Christ,
Et gloire au Dieu-Amour, le tout-puissant esprit !

BENEDICITE, NIVES, DOMINO

Neiges, fleurs de l'hiver à pétales candides
Qui tombez quelquefois des cieux purs et sereins ;
Que le soleil sur vous jette ses feux splendides,
Ou que l'astre des nuits éclaire vos chemins ;
Tandis que vous avez votre beauté première,
Que vous n'êtes encor que lumière et blancheur ;
Dans vos sillons brillants répandez la prière :
 Bénissez le Seigneur.

Neiges que l'ouragan emporte sur ses ailes
Et fait tourbillonner au gré de ses désirs ;
Quand vos flocons pressés aveuglent nos prunelles
Et nous cachent le toit objet de nos soupirs ;
Alors que vous avez des ondes redoutables
Où vient s'embarrasser le pas du voyageur ;
Faites naître l'effroi dans les âmes coupables :
 Bénissez le Seigneur.

Neiges des plus beaux jours, des nuits les plus sereines,
Neiges qui vous parez d'un éclat merveilleux :
Tapis de diamants étendus sur nos plaines
Et que l'astre du jour inonde de ses feux ;

Vaste miroir d'argent où chaque astre, en silence,
Met avec son image un peu de sa splendeur ;
Des célestes parvis soyez la ressemblance :
 Bénissez le Seigneur.

Neiges du pôle blanc, ô trésors de froidure
Que les feux du soleil attaquent vainement ;
Immenses champs déserts dont toute la parure
Est faite des reflets d'un ciel éblouissant ;
Montagnes de cristal aux flamboyantes cimes ;
Continents de frimas ignorant la chaleur ;
Neiges des hauts sommets ou neiges des abîmes,
 Bénissez le Seigneur.

Neiges, quand le printemps souffle sur toutes choses
Et réveille partout la vie et les échos ;
Alors que les rosiers nous promettent des roses,
Et sentent s'éveiller la vie en leurs rameaux ;
Pendant que reparaît la terre reposée,
Et qu'en la revoyant sourit le laboureur ;
Laissez tous vos cristaux se résoudre en rosée :
 Bénissez le Seigneur.

NABUCHODONOSOR

Nabuchodonosor, enfin maître du monde,
Laisa son cœur s'enfler d'un orgueil surhumain :
Dans les cieux, sur la terre, et dans la mer profonde,
Il ne vit plus bientôt que l'œuvre de sa main.

Astre allumé d'hier aux feux de sa couronne,
Soleil créé par lui pour un monde plus beau,
Telle à ses yeux charmés paraissait Babylone ;
Lui, de cet univers, se crut le dieu nouveau.

D'or pur ayant fait fondre une statue énorme,
Il s'avisa bientôt de la faire adorer ;
Et les plus nobles fronts devant l'idole informe
Au son des instruments durent se prosterner.

Un soir, sur son palais qu'avec lui l'on adore,
Il vint se promener, superbe, avec sa cour,
A ce moment si doux, qui semble une autre aurore,
Où tout le ciel se teint des derniers feux du jour.

A cet instant précis, le doux parfum des roses
Des jardins d'alentour montait plus enivrant ;
Et, d'un dernier rayon saluant toutes choses,
Le soleil se couchait majestueusement.

Montrant avec orgueil sa beauté ravissante,
Et du ciel qui s'endort s'appropriant les feux,
Babylone était là, splendide et triomphante,
Rendant à l'astre-roi son salut gracieux

Nabuchodonosor, devant un tel spectacle,
Fut comme épouvanté de sa propre grandeur :
« Et pourtant c'est bien moi, dit-il d'un ton d'oracle,
Qui d'un peu de ma gloire ai fait cette splendeur. »

A peine se fit-il un instant de silence.
Une voix plus sonore ébranla les échos :
« En d'autres mains, ô roi, j'ai mis votre puissance ;
Quittez votre palais et vos habits royaux.

« Et pour apprendre enfin qui je suis, qui vous êtes,
Et de qui vous tenez votre vaste pouvoir,
Allez pendant sept ans vivre parmi les bêtes,
Et comme elles brouter du matin jusqu'au soir. »

Et le roi sur-le-champ fut pris d'humeur sauvage ;
Et, ne pouvant plus vivre en sa riche maison,
Il alla réclamer sa place au pâturage,
Et de l'âne et du bœuf devint le compagnon.

MANE, THECEL, PHARÈS

Chacun doit s'enivrer, ce soir, à Babylone :
C'est la fête de tous les dieux ;
Et le roi Balthazar dont tremble la couronne
Suit la coutume des aïeux.

Mille princes puissants sont assis à sa table,
Vidant de larges coupes d'or ;
Tous les mets sont exquis, le vin est délectable,
Et longtemps on veut boire encor.

Mais l'ombre d'une main apparaît, et se pose
En face du roi, sur le mur ;
Et cette main s'agite, écrivant quelque chose
D'un mouvement rapide et sûr.

Le colossal festin bien vite fait silence
Et regarde le roi pâlir,
Et le roi, défaillant, regarde la sentence
Que mille feux font resplendir.

Mane : votre pouvoir expire aujourd'hui même,
Il ne lui reste plus un jour ;
Thecel : le tribunal de l'équité suprême
Vous a condamné sans retour ;

Pharès : votre royaume à l'instant se divise
Entre vos ennemis nombreux ;
Et tantôt leurs soldats dans la ville conquise
Pénétreront silencieux.

Et quand, le lendemain, le soleil sur le monde
Jeta de nouveau sa splendeur,
Babylone dormait d'une ivresse profonde,
Et Cyrus y régnait vainqueur.

CANTIQUE DES TROIS ENFANTS

DANS LA FOURNAISE

Benedicite, omnia opera Domini, Domino.

A chaque instant du jour, du couchant à l'aurore,
Ouvrages du Seigneur, bénissez le Seigneur !
Pour chanter ce grand nom, l'éther même est sonore,
Proclamant sa grandeur !

Bénissez le Seigneur, ô vous, anges fidèles
Qui remplissez les cieux ;
Cieux qui nous racontez les splendeurs éternelles,
Bénissez-le comme eux !

Et vous, profondes eaux que le ciel tient captives,
Bénissez le Seigneur !
Vertus qui retenez cet océan sans rives,
Exaltez sa grandeur !

Soleil, géant des cieux que la gloire environne,
Et toi, reine des nuits à la blanche couronne,
Bénissez le Seigneur !
Astres qui gravitez dans les cieux en silence,
Sans cesse en parcourant votre carrière immense,
Exaltez sa grandeur !

Vapeurs, brouillards épais, averses et tempêtes,
 Bénissez le Seigneur !
Terribles ouragans qui grondez sur nos têtes,
 Révélez sa grandeur !

Feux, chaleurs de l'été, zéphyr, tièdes rosées,
Bruines par la nuit sur les fleurs déposées,
 Bénissez le Seigneur !
Et vous que l'aquilon fait naître sur ses traces :
Froids, rigueurs de l'hiver, frimas, neiges et glaces,
 Proclamez sa grandeur !

Aurores, nuits et jours, ténèbres et lumières,
 Bénissez le Seigneur !
Éclairs qui foudroyez les montagnes altières,
 Révélez sa grandeur !

Terre, astre fortuné, demeure magnifique
Du roi de l'univers, exalte le Seigneur !
Unis ta voix puissante à l'immense cantique,
 Et redis sa grandeur !

Monts dont on voit de loin les cimes orgueilleuses,
 Bénissez le Seigneur !
Collines et vallons, moissons, forêts ombreuses,
 Rappelez sa grandeur !

Immenses océans, fleuves, ruisseaux, fontaines,
Êtres vivant dans l'eau, plantes, poissons, baleines,
Bénissez le Seigneur !

Millions d'animaux vous mouvant sur la terre,
Oiseaux qui comme un trait traversez l'atmosphère,
Exaltez sa grandeur !

Fils des hommes, ô vous images de Dieu même,
Bénissez le Seigneur !
Et toi, peuple chrétien, toi que le Seigneur aime,
Reconnais sa grandeur !

Lévites du Seigneur, du fond du sanctuaire
Où vos cœurs vont verser leur ardente prière,
Bénissez le Seigneur !
Et vous, vous qui goûtez l'éternelle allégresse,
Saints et saintes du ciel, dans votre douce ivresse,
Exaltez sa grandeur !

Créatures, louons l'ineffable mystère
Que, toujours prosternés aux célestes parvis,
Adorent en tremblant les séraphins ravis :
Gloire à la Trinité ! Gloire éternelle au Père !
Gloire au Verbe divin fait homme, à Jésus-Christ !
Et gloire au Saint-Esprit.

ROME

Tu n'étais pas encore, et déjà sur le monde
Se levait doucement, chassant la nuit profonde,
L'aurore de ta majesté :
Comme l'astre du jour que la gloire environne
Le prophète voyait rayonner ta couronne
Au-dessus de l'humanité.

Il voyait clairement, dans ses rêves sublimes,
Tes aigles dominant les plus altières cimes,
Et planant sur toutes les mers ;
Il entendait déjà retentir la parole
Qui se fait obéir de l'un à l'autre pôle
Pour donner ou briser des fers.

La sibylle ébauchait ton nom plein de mystère,
Et chaque soir, alors que les bruits de la terre
Au temple n'osaient parvenir,
Elle croyait sentir ces secousses divines
Qui devaient enchaîner le monde à tes collines
Pour tous les siècles à venir.

Babylone n'est plus. Son énorme puissance,
Fait de volupté, d'orgueil et de démente,
A cessé d'irriter les cieux.

Elle est bien morte, hélas ! la fière Babylone,
Elle gît dans la fange, et le passant s'étonne
Qu'elle ait pu provoquer les dieux.

Aux jours déjà lointains de sa gloire éphémère,
Alors que jour et nuit les échos de la terre
Répétaient son nom triomphant,
Babylone étalait sous le soleil d'Asie
Ses cent mille palais parfumés d'ambroisie,
Et ses dix mille tours d'argent.

Elle tomba pourtant, la ville surhumaine.
De ses crimes enfin la mesure étant pleine,
Elle vit son dernier festin.
Pendant qu'elle dormait le sommeil de l'ivresse,
La main du conquérant, terrible, vengeresse,
Tranchait le fil de son destin.

Mais toi, ville divine, ô Rome incomparable,
Ta puissance par Dieu fut faite inséparable
Des choses qui ne passent pas :
Tu porteras toujours le sceptre de l'histoire,
Et l'on verra toujours, aux rayons de ta gloire,
L'humanité suivre tes pas.

SOUVENIR D'ORDINATION

Te voilà devenu le centre de ma vie,
O jour mystérieux qu'en priant j'attendais ;
Ton merveilleux soleil sur mon âme ravie
S'est levé ce matin pour briller à jamais.

Tout mon passé reçoit l'empreinte de ta gloire,
Et mes jours sans éclat se revêtent du tien :
De la part du Très-Haut tu refais mon histoire,
Et je n'ai plus été que ce que tu veux bien.

Un prêtre donc est né le jour de ma naissance,
Un prêtre fut couché dans mon berceau natal,
Et sous le doux baiser qui payait sa souffrance
Ma mère vénérât un front sacerdotal.

Mystérieux asile où j'appris la prière,
Délicieux séjour, ô foyer paternel,
Je le sais aujourd'hui, tu fus un sanctuaire,
Où les anges voyaient resplendir un autel.

Mère, sur vos genoux, quand par les nuits tombantes
Pour me parler de Dieu vous me faisiez asseoir,
Un prêtre, souriant à vos leçons charmantes,
Apprenait à prêcher de vous sans le savoir.

Encor, c'était un prêtre, ô mes amis d'enfance,
Qui jouait avec vous aux beaux temps d'autrefois ;
Le ciel devait un jour lui prêter sa puissance
Et le faire plus noble et plus grand que les rois.

Cette bouche d'enfant qui fut d'abord muette
Puis bégaya des sons que comprenait l'amour,
Dit maintenant des mots que Dieu même répète
Et qui font tressaillir le céleste séjour.

Tel je suis devenu depuis l'instant suprême
Où la grâce divine a pénétré mon cœur ;
Non, je n'ai plus été, je ne suis plus le même,
Et l'univers pour moi prend une autre couleur.

Puissé-je un jour m'asseoir aux noces éternelles
Que Dieu fait à Jésus, le prêtre sans égal,
Ayant autour de moi, riantes, immortelles,
Les personnes qu'unit ce banquet amical.

PRIÈRE DU MATIN

O Dieu, l'être mortel qui te nomme son père,
Et, parce qu'il est faible, en ta puissance espère,
 Un instant voudrait te parler ;
Des confins du néant qui le menace encore,
Il s'élançe vers toi dès la première aurore :
 Daigne, ô Dieu bon, le rassurer.

Oh ! oui, je ne suis rien qu'un vain fantôme d'être,
Et quand tu viens à moi, je me sens disparaître
 Dans l'abîme de ta grandeur :
Mais je t'aime, et bien loin de craindre ta présence,
Dans ton immensité je jette ma substance
 Avec un souverain bonheur.

Ainsi l'oiseau captif qui retrouve son aile
S'échappe en frémissant de sa prison cruelle,
 Et s'envole dans le ciel pur ;
Ainsi la goutte d'eau que l'hiver emprisonne,
Devenant libre encor sous un ciel qui rayonne,
 Sans bruit remonte vers l'azur.

Que ne puis-je toujours ainsi tenir mon âme
Dans ce calme enivrant, dans cette douce flamme
 Qui m'arrive du paradis !

Que ne puis-je, en tout temps, sous mes paupières closes,
Entrevoir à loisir les merveilleuses choses
 Qu'on voit aux célestes parvis !

Mon Dieu, pardonne-moi les heures malheureuses
Où mon cœur, fasciné par des ombres trompeuses,
 S'égara loin de ta maison ;
Dans ces flots de bonheur dont ta bonté m'inonde,
Lave, sans plus tarder, lave la tache immonde
 Qu'a faite en moi la trahison.

Puisque enfin par tes soins la paix m'est redonnée,
Que désormais ma vie à toi soit enchaînée
 Par les doux liens de l'amour !
Et que, chaque matin te louant davantage,
Ma voix s'élève à toi pour te porter l'hommage
 D'un cœur qui t'aime sans retour !

Pour te remercier, ô Dieu de la nature,
Sans cesse désormais à toute créature
 Je veux redire ta bonté ;
Et, peut-être, prêtant l'oreille à mes paroles,
Les méchants à tes pieds briseront leurs idoles
 En pleurant leur iniquité.

Père, voilà mes vœux à cette heure bénie
Où mon âme plus forte et comme rajeunie,
A toi s'attache avec ardeur :
Que pendant tout le jour ta grâce me soutienne,
Et que jusques au soir de toi je me souviene
En gardant ta loi dans mon cœur.

Lorsque la nuit, au ciel rallumant les étoiles
Et sur les feux du jour épaississant ses voiles,
Invitera l'homme au sommeil,
Avant que de fermer ma tremblante paupière
J'élèverai vers toi mon âme tout entière,
Te demandant un doux réveil.

A DES ENFANTS

LE JOUR DE LEUR PREMIÈRE COMMUNION

Enfants, le doux Jésus, l'amant de l'innocence,
Vient de s'unir à vous pour la première fois ;
Sur vos cœurs de dix ans trône le Roi des rois,
Et mille séraphins l'adorent en silence.

Tabernacles chéris du Dieu de majesté,
En ce jour devant vous chaque tête s'incline :
On sent, à votre aspect, la présence divine,
Et votre front répand une douce clarté.

Enfants, gardez-la bien, la robe immaculée
Que vous portez, joyeux, en ce jour de bonheur ;
Le démon tentera d'en ternir la blancheur ;
Mais si vous priez Dieu sa fuite est assurée.

Et puis gardez toujours, gardez le souvenir
De ce jour le plus beau dont s'orne votre enfance :
Ce souvenir si doux sera votre défense,
Et vous rendra vainqueurs aux jours de l'avenir.

SOUVENIR DE PREMIÈRE COMMUNION

OFFERT AUX PETITS COMMUNIANTS DU 13 MAI 1900

Treize mai mil neuf cent, c'est ce jour, à l'aurore,
Que je communiai pour la première fois,
Et que j'allai m'asseoir, moi si petit encore,
A ce festin d'amour que recherchent les rois.

Vers l'autel plein de fleurs et de douces lumières,
Tressaillant de bonheur, nous étions tous venus ;
Le prêtre y murmurait les puissantes prières
Qui du ciel étonné font descendre Jésus.

Tout à coup, le signal que désiraient nos âmes
Nous ayant annoncé l'instant mystérieux,
Aux marches de l'autel nous nous agenouillâmes,
Et tout, autour de nous, devint silencieux.

Et le prêtre en tremblant, dans nos bouches tremblantes,
Mit le pain merveilleux qui se fait à l'autel,
Pendant que s'allumait en nos âmes brûlantes
Pour le divin Jésus un amour immortel.

Moment délicieux ! Une indicible ivresse
Alors me déroba le monde extérieur,
Et je n'entendis plus que l'hymne d'allégresse
Que chantait tout le ciel enfermé dans mon cœur.

Je n'entreprendrai pas de vous dire le reste :
Il serait insensé d'essayer seulement ;
Mais quand je m'éveillai de ce sommeil céleste
Le prêtre de l'autel descendait souriant.

Nous chantâmes en chœur encor quelques cantiques,
Puis l'on nous éloigna de l'autel radieux,
Et nous allâmes tous sous les sacrés portiques
Embrasser nos parents et nos amis joyeux.

Et pendant tout ce jour une allégresse pure
Nous accueillit partout où nous portions nos pas,
Tellement le bonheur peint sur notre figure
Y mettait de fraîcheur et de rares appas.

Treize mai mil neuf cent, que ta douce lumière
Éclaire tous mes jours de son éclat serein,
Et se projette encor sur mon heure dernière
Pour du ciel tant cherché m'indiquer le chemin.

A QUOI SERVENT LES MOINES

Un beau matin d'été, trois petits moines blancs,
Sur un beau grand vaisseau, front baissé, s'embarquèrent.
En les voyant entrer si chétifs dans leurs rangs,
Les autres passagers un peu s'en amusèrent.

Pourquoi ces moines-là traversaient-ils la mer,
Puisqu'ils avaient tant peur des hommes et des choses ?
Ils auraient dû rester bien loin du flot amer
A prier doucement dans leurs cellules closes.

Ce voyage outre mer, sans cela si joli,
Ils allaient l'assombrir de leurs mines austères,
Et sur tout ce public, si joyeux, si poli,
Jeter pendant huit jours l'ennui des monastères.

Et puis, enfin, pourquoi ces tristes voyageurs
Pour l'Europe aujourd'hui quittaient-ils l'Amérique ?
L'Europe a déjà trop d'inutiles rêveurs
Et redoute beaucoup le péril monastique.

On disait librement bien des choses encor,
Mais des hommes de Dieu la paix était parfaite,
Et dans le grand vaisseau luisant de pourpre et d'or,
Ils entrèrent tous trois sans détourner la tête.

Et le vaisseau partit. Et pendant deux longs jours
Ce fut malgré cela fête ininterrompue.
On n'entendait partout que chants, joyeux discours :
Il est vrai que la rive était toujours en vue.

Pour tout dire, avouons que nos religieux
Se laissaient ignorer de la meilleure grâce,
Et qu'en toute rencontre, obligeants, généreux,
Ils cédaient volontiers à tout venant la place.

Donc, le deuxième soir, on s'endormit content,
Les pieds à l'Amérique et la tête à la France ;
Et pendant qu'on dormait, la mort rapidement
Vers le vaisseau d'acier s'avavançait en silence.

Et comme apparaissaient les lueurs du matin,
On s'éveilla meurtri par un choc effroyable ;
Et l'on vit que la mer avait brisé soudain
Les larges flancs d'acier du navire admirable.

Une panique horrible, une énorme frayeur
Tout d'abord signala cette sombre aventure,
Et l'on vit le moment où ce jour de malheur
Allait au genre humain devenir une injure.

Mais quand le calme effroi qui précède la mort
Fut enfin descendu sur la foule sans gloire,
Voici ce qui cassa tous les arrêts du sort,
Et changea cette honte en splendide victoire.

Les petits moines blancs, calmes comme au saint lieu,
Firent agenouiller la foule agonisante ;
Ils levèrent les mains sur elle au nom de Dieu,
Mettant toute leur âme en leur voix bénissante.

Puis la faisant surgir d'un geste solennel,
Et relevant leur front, radieux, magnifique,
Ils unirent leur voix en un chœur fraternel
Pour chanter à Marie un sonore cantique.

Et quand le dernier flot s'avança menaçant
Pour fermer cette tombe où tant de vie expire,
La gloire y projetait son éclat triomphant,
Et l'homme sur la mort conservait son empire.

A LA MÉMOIRE DES RÉVÉRENDIS PÈRES
CYPRIEN FLORISSOONE, BERNARDIN MERLIN
ET JOSEPH BAUMANN, DE L'ORDRE DE
SAINT-DOMINIQUE

La Bourgogne semblaient portant un peuple immense,
Aux cris désespérés succédait le silence,
Et l'on se regardait mourir ;
Alors, au nom du ciel, sur tous ces fronts livides
Vous levâtes vos mains puissantes et candides
Pour pardonner et pour bénir.

Puis, versant largement votre âme en cette foule,
Vous lui fîtes chanter, devant le flot qui roule,
Une prière de vos cœurs ;
Et quand la mer ferma cette tombe qui chante,
De vie et de bonheur elle était débordante,
Et la gloire y jetait des fleurs.

Dans ce large tombeau que vous fait l'Atlantique,
Gardés par ce géant dont l'immense cantique
Monte sans fin vers l'Éternel,
Sous les balancements solennels de l'abîme,
Dormez, calmes et fiers, votre sommeil sublime
Jusqu'au réveil universel.

Dormez ensevelis dans la double victoire
Qui sur le genre humain jette un rayon de gloire,
Et rejaillit jusques aux cieux ;
Sur vos fronts agrandis souffrez cette auréole
Dont la moitié du ciel, de l'un à l'autre pôle,
Couvre les flots harmonieux.

Océan, Océan, sur ta divine lyre,
Chaque fois que l'aurore au ciel revient sourire,
Fais résonner l'hymne vainqueur ;
De ce sublime bruit éveille tes rivages
Jusqu'au jour où tes flots, délivrés des orages,
Se transformeront en splendeur.

Et lorsque, s'abaissant en cet instant suprême,
Majestueusement le ciel viendra lui-même
Reprendre ce qu'il te donna,
Que les anges de Dieu, comme ils feraient une âme,
Recueillent en tremblant sur leur aile de flamme
Ton dernier *Salve Regina* !

ECCE QUAM BONUM

J'ouvre la bouche à peine, et déjà ma voix tremble,
Et mes yeux doucement se remplissent de pleurs :
O frères, n'est-ce pas que c'est bon d'être ensemble
Et de sentir ainsi se toucher tous les cœurs ?

A ceux dont le bonheur illumine la vie,
Dont le regard toujours reste pur et serein ;
Aux frères qui s'en vont vers Dieu l'âme ravie
Sans presque soupçonner les ronces du chemin ;

C'est comme ce parfum pénétrant et suave
Dont ruisselait le front du prêtre d'Israël
Lorsque, suivant la loi, majestueux et grave,
Pour parler au Seigneur il montait à l'autel.

L'onguent mystérieux composé par Dieu même,
Descendant sur sa barbe et sur ses vêtements,
L'enivrait d'un plaisir délicat et suprême
Effaçant mille fois les charmes de l'encens.

A ceux dont la douleur a terni l'existence
Et qui ne savaient plus sourire ni chanter ;
Aux amis malheureux qui souffrent en silence
Et dont le cœur, hélas ! allait se dessécher ;

C'est comme la rosée abondante et subtile
Qui descend de l'Hermon aux premiers feux du jour
Pour redonner des fleurs à la plaine stérile
Et rendre leur fraîcheur aux vallons d'alentour.

Concorde, charité, chose trois fois bénie,
Dont le nom à la bouche a la saveur du miel,
En attendant le jour de ta fête infinie
Tu nous fais ici-bas goûter un peu du ciel.

POUR LES PAUVRES

(Imité de Victor Hugo.)

Riches, dans vos palais où règne l'abondance,
Le soir, quand sous vos yeux l'harmonieuse danse
Fait tournoyer ses chœurs plus légers que le vent,
Songez-vous quelquefois que dans d'autres demeures
Il est des malheureux pour qui toutes les heures
Sont un cauchemar effrayant ?

Oh ! oui, songez-vous bien que près de vous peut-être,
Il n'y a qu'un instant, là, sous votre fenêtre,
Des enfants à leur mère ont dit : Nous avons faim ?
Et la mère, sentant défaillir son courage,
Dans ses mains en pleurant a caché son visage,
Car elle n'avait plus de pain.

Pendant que vos foyers de feux ardents rayonnent,
Dites-moi, songez-vous à tous ceux qui frissonnent,
En regardant fumer vos toits d'un œil jaloux ?
Et ces petits enfants qui, pieds nus sur le givre,
Apprennent à souffrir en même temps qu'à vivre,
A leurs misères songez-vous ?

Car souffrir ici-bas est le lot d'un grand nombre.
Pour eux, le jour au jour succède toujours sombre,
Et leur bouche jamais n'ose dire : demain.
Soupirant nuit et jour après la froide tombe,
A tout ce qui se meurt, à la feuille qui tombe,
Ils en demandent le chemin.

Toutefois, quand s'ouvrant pour calmer leur misère
Une main dans leur main dépose avec mystère
Un peu d'or, capital au ciel même prêté,
Pareil au pur rayon que reflète l'opale
Un éclair de bonheur brille sur leur front pâle :
Ils ont connu la charité.

Charité ! Charité ! Quelle sublime chose !
Chaque fois que ce nom sur nos lèvres se pose,
Nous sentons notre cœur battre plus fortement ;
La charité, c'est Dieu qui la mit sur la terre
En disant au puissant : « L'indigent est ton frère ;
Je vous chéris également. »

Aussi, quand un vieillard dont la tête s'incline
Et qui, chargé de jours, avec peine chemine,
Sur votre seuil, hélas ! en vain tombe à genoux ;
Quand un petit enfant tout transi de froidure
De lui donner du pain vainement vous conjure,
Le ciel s'irrite contre vous.

Donnez, oh ! donnez donc, cela soulage l'âme ;
Cela sur tous les maux met un divin dictame ;
Cela nous fait amis de Jésus, l'Homme-Dieu.
Donnez pour être heureux ; donnez pour voir les anges,
Dans vos rêves, la nuit, en joyeuses phalanges,
Passer comme des traits de feu.

Donnez, afin qu'un jour, au jugement suprême,
Jésus mette à vos fronts un brillant diadème,
Et vous ayant jugé, vous dise avec douceur :
« Vous fûtes mon soutien aux jours de la détresse ;
Maintenant, comme moi soyez dans l'allégresse,
Venez partager mon bonheur. »

UN INSTANT : DEUX SIÈCLES

(Minuit 1900-1901)

L'heure sonne. Mon cœur bat avec violence,
Tout semble tressaillir d'un frisson solennel :
Un siècle ici finit, un siècle ici commence,
Et le temps fait un pas vers le but éternel.

En cadence l'airain chante une mélodie,
A la fois sombre glas et carillon brillant,
Où passent tour à tour des soupirs d'agonie
Et les vibrations d'un premier cri d'enfant.

O dix-neuvième siècle, ô lumière splendide,
Soleil qui nous prêtais ton éclat enchanteur,
Au gré de notre amour, en notre âme candide,
De la nuit à jamais nous te pensions vainqueur.

Mais dans cet instant même, et sans apprêts funèbres,
Au fil accoutumé du temps qui suit son cours,
Tu descends au tombeau que te font les ténèbres,
Avec ce qui n'est plus confondu pour toujours.

De science et de vie ivresse merveilleuse,
O rêve de cent ans si beau jusqu'à la fin,
Tu vas t'évanouir comme une ombre trompeuse
Dans le cristal de l'eau qui borde le chemin.

Adieu donc, toi qui meurs avec le bruit fragile
Qu'ont à peine entendu les échos de la nuit !
Désormais tu n'es plus qu'un souvenir stérile
Qu'effacera tantôt le siècle qui te suit.

Événements divers, réalités, fantômes,
Successions de bruits qu'on appelle des faits,
Vains feuillets arrachés de l'histoire des hommes,
Adieu ! dans le passé vous voilà pour jamais.

Adieu nos plus beaux jours ! Adieu notre jeunesse,
Divin gage ici-bas d'éternel renouveau !
Adieu premier sourire et première allégresse !
Adieu premiers matins ! Adieu notre berceau !

Salut ! siècle nouveau, vingtième de cette ère
Qui porte de Jésus le cachet glorieux :
Dans l'espace, à ton tour, emporte notre sphère,
Et mène en leurs chemins les astres radieux.

Viens tourner doucement les pages de l'histoire,
Devant le genre humain avide d'avenir ;
Distribue à ton gré l'obscurité, la gloire,
L'or et la pauvreté, la peine et le plaisir.

De la trame des faits, des hommes et des choses,
A l'Église de Dieu fais un manteau royal,
Et montre l'action de la cause des causes
Triomphant sans effort des contre-coups du mal.

De la foi répandant la splendeur souveraine,
Aux horizons nouveaux donne aussi ce soleil ;
De la science encore élargis le domaine,
Mets de nouveaux rayons à son astre vermeil.

Bientôt le genre humain, de l'un à l'autre pôle,
Vainqueur des aquilons et des feux du midi,
Réalissant de Dieu l'invitante parole,
Habitera partout sur ce globe agrandi.

Vite, fais devant lui s'effacer la distance
Pour qu'il puisse à son gré se parler et se voir,
Et que toujours uni malgré l'espace immense
Autour d'un seul foyer il pense encor s'asseoir.

O siècle, atteindras-tu la fin de la carrière
Qui s'ouvre devant toi toute grande aujourd'hui ?
Ou verras-tu le monde à son heure dernière
Dans le siècle éternel t'entraîner avec lui ?

Secret de l'avenir, que seul l'œil de Dieu sonde,
Et que nul des mortels ne saurait entrevoir !
Comme les autres soirs, le dernier soir du monde
Aux humains versera le sommeil et l'espoir.

Mais, ô siècle naissant, qui reçois nos hommages,
Si Dieu veut que tes jours soient tous réalisés,
Quand tu te coucheras à l'horizon des âges,
Nos os depuis longtemps seront pulvérisés.

Puisse notre âme alors, dans le solide empire
Où près de son auteur tout être rajeunit,
Voyant comme un ami le Très-Haut lui sourire,
S'enivrer du bonheur qui jamais ne finit.

II

NATURE

LES CAPS TRINITÉ ET ÉTERNITÉ

Comme ils sont bien nommés ces deux géants sublimes,
Dont le front seulement, au-dessus des abîmes,
Émerge plein de majesté !
Auprès de leur grandeur toute grandeur s'efface ;
Aucun mortel jamais ne pourra, quoi qu'il fasse,
Trouver leur base au fond du fleuve redouté.

L'éternel ouvrier qui sculpta nos rivages,
Dans leur granit puissant, prodigua les images
De son ineffable grandeur ;
Mais ailleurs nulle part l'instrument adorable
Ne fit plus large entaille en un roc plus durable :
C'est ici qu'a signé l'artiste créateur.

Trinité ! Trinité ! Nom rempli de mystère
Que les astres en vain veulent dire à la terre,
L'homme ici te peut épeler.
En trois lettres de pierre énormes, écrasantes,
Tu jaillis du rocher aux assises puissantes
Vers l'espace où tu veux à tous te révéler.

Attribut infini de la Trinité sainte,
Éternité, l'on peut voir aussi ton empreinte
 En cet endroit si solennel :
Dans l'espace infini où sa tête s'élance,
Voyez cet autre mont d'artistique apparence ;
N'est-ce pas au sommet que trône l'Éternel ?

Les deux caps tant vantés, sur une même rive,
Par-dessus une baie où l'ombre seule arrive,
 Se regardent silencieux ;
Mais, sous les flots muets, sans peine l'on devine
Qu'ils unissent leur base ; et l'unité divine
Trouve ainsi son image une fois sous les cieux.

L'homme, voyant qu'ici la nature proclame,
Aussi haut qu'elle peut, le nom qu'en traits de flamme
 Le firmament fait resplendir,
A voulu, sur le mont aux échelons étranges,
Mettre deux monuments que protègent les anges,
Et devant qui bien bas tout genou doit fléchir.

C'est la croix du salut, qui presque de la cime
Mystérieusement se penche sur l'abîme
 Pour bénir et pour protéger ;
C'est de la Vierge sainte une immense statue
Que le premier degré porte jusqu'à la nue,
Et qui semble avec elle aux cieux nous appeler.

AU FLEUVE AIMÉ

Trop longtemps l'aiglon retient tes flots esclaves ;
Vois, plus haut dans les cieux s'élève le soleil :
Brise, ô fier Saguenay, tes pesantes entraves
Et, de nouveau, souris au firmament vermeil.

Sur tes rives partout pleines de choses mortes,
La neige, tu le vois, tient son linceul encor :
Ouvre au joyeux printemps, ouvre grandes les portes,
Et change tout ce deuil en un charmant décor.

Transforme nos frimas en tapis de verdure
Qu'émailleront bientôt les plus brillantes fleurs ;
A nos arbres géants, orgueil de la nature,
Donne des rameaux verts et des oiseaux chanteurs.

Depuis le soir lointain du dernier jour d'automne,
Nul écho nulle part ne répète nos voix :
Que ta voix souveraine en nos vallons résonne,
Y réveillant partout les échos d'autrefois.

O notre ami d'enfance, ô fleuve que nos rêves
N'embellissent jamais au gré de nos désirs,
En voyant de nouveau se découvrir tes grèves,
Nous sentons notre cœur gonflé de souvenirs.

Souvenirs de bonheur, chers pensers, douce ivresse,
Harmonieux accords, transports délicieux,
Restez ! De notre aurore, oh ! parlez-nous sans cesse :
Vous êtes ici-bas un avant-goût des cieux.

Puissions-nous bien longtemps sur ces charmants rivages
Vous retrouver ainsi chaque printemps nouveau,
Comme le rossignol retrouve en ses bocages
La place de son nid, poétique berceau.

VA-T'EN!

Il est enfin parti, l'hiver inexorable,
Et qui ne voulait plus finir de nous tuer ;
Il a levé le pied, le Teuton formidable,
Pendant que tout criait : Oh ! tu peux t'en aller.

Cet ogre disparu, tout s'est mis à sourire,
Depuis le fond des mers jusques au fond des cieux ;
Tout s'est mis à chanter dans l'espace, et la lyre
A vibré tout à coup d'accents harmonieux.

Le fragile brin d'herbe a relevé la tête,
Heureux de vivre encore après un tel sommeil,
Et du gazon, soudain, pour être de la fête,
La fleur s'est élancée au-devant du soleil.

L'oiseau refait son nid et l'homme sa demeure,
L'espérance partout renaît avec l'amour ;
Et l'on peut, doucement, tant la vie est meilleure,
Presque à chaque réveil se promettre un beau jour.

O vieil hiver, tu peux en prendre ma parole,
Il n'est plus qu'un moyen de te faire bénir :
Couche-toi pour toujours sous les glaces du pôle,
Et laisse-nous un peu vivre avant de mourir.

NOTRE AVRIL

Saison curieuse et mal définie,
Promesse d'été, menace d'hiver !
L'appelle qui veut la saison bénie :
On gèle aujourd'hui, l'on brûlait hier.

L'aiglon faiblit, mais sa rude haleine
Des monts toujours blancs nous arrive encor ;
Le soleil envoie à la froide plaine,
Pour la réchauffer, tous ses rayons d'or.

Le fleuve a brisé la prison pesante
Qui depuis cinq mois comprimait ses flots :
Mais pour les porter à la mer puissante
Sous tous les débris il courbe son dos.

Par les chauds midis, de chaque colline
Coulent cent ruisseaux au rire mutin ;
Seulement, la nuit, l'onde cristalline
Hésite, se gèle, et reste en chemin.

Les oiseaux nombreux qu'apporte la brise
Chantent du printemps la douce chanson ;
Mais dans les vieux nids qu'épargna la bise
Les frimas encor nichent sans façon.

Courage pourtant ! Les boutons de roses
N'ont pas vainement germé, n'est-ce pas ?
Oui, nous allons voir renaître les choses,
Et l'hiver ailleurs va porter ses pas.

INTERPELLATION AU PRINTEMPS

(31 mai 1897)

Depuis un mois les champs
Attendent leur verdure :
Et des esprits méchants
Leur soufflent la froidure.

La violette enfin
Voudrait lever la tête :
Hélas ! chaque matin
Déchaîne une tempête.

Affront fait à nos cœurs !
Ni jardin ni prairie
N'ont, ce mois, mis de fleurs
Sur l'autel de Marie.

Vraiment, c'en est assez !
Et la lyre interpelle
En vers peu cadencés
La saison infidèle :

Saison dont c'est la loi
De nous faire des roses,
Printemps, écoute-moi,
Et réponds si tu l'oses.

Dieu ne te fit-il pas
Pour régner sur nos plaines ?
Pourquoi donc des frimas
Veux-tu porter les chaînes ?

SOUVENIR

(MAI 1899)

Hier, sur l'aile de la brise,
Avec le premier papillon
M'est arrivée — oh ! très précise —
Votre suppliante chanson :

« Nous voulons de la poésie ;
Nous t'en prions, fais-nous des vers ! »
J'avoue, enfants, troupe choisie,
Que ces mots valent l'univers.

Mais bien que doucement ma lyre
Ait déjà frémi sous mes doigts,
A son harmonieux délire
Je ne mêlerai pas ma voix.

De la poésie, enfants roses,
Mais en ces gais jours de printemps,
Les cieux, la terre, toutes choses
Sont pleines de merveilleux chants,

Dieu, le seul poète adorable,
Sous un firmament plus vermeil,
Écrit un poème ineffable
Avec un rayon de soleil.

Voyez comme se transfigure
La page blanche de l'hiver :
Ce n'est plus que fleurs et verdure
Où régnaient les frimas hier.

Partout naissent les violettes,
Et les délicieux muguet ;
Partout chantent les alouettes,
Les pinsons, les rossignolets.

Lisez, enfants, lisez sans cesse
Ce poème plein de douceur ;
Savourez-en la douce ivresse
Et louez son divin auteur.

MON NOUVEAU VOISIN

En ce matin de mai, j'ai peine à reconnaître,
Frissonnant de bonheur par tous ses rameaux verts,
Le vigoureux sapin que, là, sous ma fenêtre,
J'ai vu cinq mois se tordre au souffle des hivers.

Je devine pourtant le gracieux mystère
Que son feuillage cache au profane regard,
Et ma muse longtemps ne pouvant pas le taire,
J'en apprends la nouvelle aux échos sans retard.

Ces jours-ci le printemps jusqu'aux plages arctiques
Déroule son tapis de verdure infini ;
Les oiseaux confiants reviennent des tropiques,
Et donc, j'ai pour voisin, depuis hier, un nid.

Un nid, c'est un logis tout fait d'herbes nouvelles
Qui s'ouvre du côté de l'azur seulement ;
Un nid c'est un berceau que caressent des ailes
Et que suspend l'amour aux branches en chantant.

Un nid, c'est la *schola* qui chante son cantique
Partout sous le ciel bleu du matin jusqu'au soir,
La seule qui d'Éden sait encor la musique
Et du bonheur perdu nous redonne l'espoir.

Sitôt qu'à l'orient sourit un peu d'aurore,
Bien avant qu'ait sonné l'heure de mon réveil,
De frais gazouillements, peu prononcés encore,
Comme un songe charmant entret dans mon sommeil.

C'est le nid bien-aimé qui va chanter ses laudes
Et veut, sans m'éveiller, me dire son bonjour ;
Cela veut dire aussi : dans tes laines bien chaudes
Dors en paix, cher voisin, et crois à mon amour.

Cela veut même dire : il fait beau, le bocage
Déborde de parfums grisants, de bruits joyeux,
Un petit vent très doux agite le feuillage,
Et je puis te promettre un jour délicieux.

Le soir, quand le soleil retire sa lumière
Et graduellement s'efface à l'horizon,
Le nid sur son rameau vite fait sa prière
Pour finir quand au ciel meurt le dernier rayon.

Bientôt l'arbre est noyé dans des ombres muettes
Où vainement je plonge un regard incertain :
Et je songe aux aïeux de ces frêles fauvettes
Qui chantaient dans l'Éden à son premier matin.

LA CHANSON DES PREMIERS OISEAUX

Un des derniers jours de l'avril
J'ouvris bien matin ma fenêtré :
Sur l'herbe qui venait de naître
Scintillait un léger grésil.

Une émotion sans pareille
Me fit tressaillir à l'instant,
Et vers le bois avoisinant
D'instinct je tendis mon oreille.

Et je sentis dans tous mes os
Des flots de chaleur se répandre :
O bonheur ! je venais d'entendre
Gazouiller les premiers oiseaux.

Comme toujours depuis l'enfance
J'étudiai cette chanson ;
Et voici de quelle façon
Je la traduisis en silence :

« Oui, oui, c'est le printemps vermeil ;
Il est jeune et timide encore,
Mais des beaux jours c'est une aurore,
Et vous verrez le plein soleil.

« Voici venir les douces heures
Où l'on peut habiter l'azur :
De tout le ciel enfin plus pur,
Vite agrandissez vos demeures.

« Devenez notre compagnon,
Et loin de vous soit la tristesse ;
Prenez votre part d'allégresse
En cette joyeuse saison.

« Jouons ensemble dans l'espace ;
Mêlons nos ailes et nos voix,
Remerciant le Roi des rois
De nous faire si large place.

« O frères, nous comprenez-vous ?
Pour voler vous avez une aile
Plus que la nôtre agile et belle ;
Vous chantez aussi mieux que nous.

« Vous avez l'aile de votre âme ;
Ce rapide et vivant éclair
Au delà des plaines de l'air
En un clin d'œil porte sa flamme.

« Mieux que nous vous savez chanter,
Car notre âme est silencieuse ;
Dans votre strophe harmonieuse
Votre âme s'en vient gazouiller.

« A nos accents l'écho frissonne,
L'homme tressaille de bonheur ;
Quand vous louez le Créateur,
Le ciel vous écoute et s'étonne :

« Par le large et royal chemin
Qu'à l'envi jalonnent les sphères,
Votre voix porte les prières
Du monde à son auteur divin.

« Notre existence est tôt finie,
Et n'a que deux ou trois printemps :
Dieu vous associe à ses ans
Après cette fragile vie.

« Bénissez d'abord l'Éternel,
O vous qu'il aime davantage :
Nous mêlerons notre ramage
A votre concert solennel.

« Bientôt, entr'ouvrant leurs corolles,
Les fleurs qui germent dans les prés
De leurs sourires diaprés
Appuïront nos douces paroles.

« Alors toute chose en tout lieu,
Dans une allégresse parfaite,
Prendra part à l'immense fête
Que le printemps fait au Bon Dieu. »

LE LA

Salut ! frères chanteurs, délicieux poètes,
Artistes merveilleux hier tombés du ciel ;
Salut ! merles, pinsons, rossignols et fauvettes
Dont les gazouillements sont plus doux que le miel.

Oui, c'est le mois de mai, c'est le temps où tout chante
Dans la nature grande ainsi que dans les cœurs,
Et chacun sent en soi son âme frémissante
Toute prête à céder à ses transports vainqueurs.

Les âpres sifflements de l'aiglon sauvage
Ont ici-bas faussé les lyres et les voix :
Vite, redonnez-nous dans votre cher ramage
Le *la* pur dont vous seuls connaissez bien les lois.

Maintenant, qu'en tout lieu, joyeuse, elle commence,
La fête du printemps qui venge des hivers ;
Et que tous les échos redisent l'hymne immense
Dont les vibrants accords ébranlent l'univers.

LA BAIE DES HA-HA

Quand le fier Saguenay, roulant ses grandes ondes
A travers les forêts et les gorges profondes,
A reconquis enfin le calme du berceau ;
Quand, lassé de courir à travers les abîmes,
De descendre toujours de plus altières cimes,
Il voit enfin le ciel se mirer dans son eau ;

Alors, battant des mains, dilatant sa narine,
D'aise et de volupté remplissant sa poitrine,
Il creuse en se jouant un bassin merveilleux ;
Puis, y faisant entrer tous ses flots en cadence,
Il s'enroule et s'endort dans cette coupe immense,
Souriant à la terre et reflétant les cieux,

Quand la reine des nuits a toute sa parure,
Et que, pour ajuster sa blonde chevelure,
Elle jette un regard à ce miroir géant ;
On dirait que les flots frissonnent d'allégresse ;
Des millions de feux tremblent avec ivresse
Au sein du Saguenay, ravi, reconnaissant.

Et si l'astre d'argent, mettant son diadème,
Au-dessus de ces eaux s'en vient, faveur suprême,
Fixer pour une nuit son trône de saphir,
C'est un enchantement, c'est le plus beau des rêves ;
Tout devient merveilleux, et le sable des grèves
Sourit avec orgueil et voudrait resplendir.

Heureux le nautonier, dont la frêle nacelle
Glisse légèrement par une nuit si belle
Sur ce fleuve dormant ainsi sous les rayons
Et les chastes baisers des constellations.

L'HÔTEL ¹

Du temps que nous allions ramasser des airelles,
C'était notre logis au bord du Saguenay ;
Nulle part nous n'avons dormi de nuits si belles,
Et même, nulle part nous n'avons mieux dîné.

Aucun chemin de fer n'y conduit ou n'y passe,
Et le touriste anglais l'ignore absolument,
Mais du fleuve sacré l'onde que rien ne lasse
Y pousse volontiers votre barque en chantant.

Pur chef-d'œuvre, signé de l'artiste suprême,
Il est ouvert tout grand du côté des flots bleus,
Ses trois seuls murs sont faits de la montagne même,
Et son toit laisse voir une moitié des cieux.

Une source abondante, et d'une eau cristalline,
De l'une des parois sort avec sa chanson ;
Elle a bientôt rempli son bassin, et, mutine,
Elle court se jeter dans le fleuve profond.

1. Nous appelions ainsi, dans notre enfance, une espèce de grotte située dans un endroit très pittoresque au bord du Saguenay. (*Note de l'Auteur.*)

Le parquet est partout fait d'une mosaïque
(Sur fond de sable gris, cailloux roses et verts)
Que parfois, en entier, de façon méthodique,
Viennent avec amour laver les hautes mers.

Mais pour l'humble rêveur fuyant le confortable
Et les conventions dont on a fait des lois,
Ce qui fait de ce lieu l'attrait incomparable,
Ce sont les grands concerts qu'on y donne parfois.

Oui, malgré les splendeurs d'une nature alpestre
Où tout élève l'âme au-dessus du banal,
Ce qui fait rechercher cet hôtel, c'est l'orchestre :
Il est ici, vraiment, à mon goût, sans égal.

O le plaisir exquis ! Du couchant à l'aurore,
Sur ce globe partout plein de bruits et d'échos,
Dieu n'a pas mis ailleurs de rive si sonore
Ni si divinement fait murmurer les flots.

C'est comme une musique universelle et pure
Où l'on entre soi-même après quelques instants,
Et l'on entend son cœur qui marque la mesure,
De ses harmonieux et souples battements.

Sur deux gammes sans fin courent des mélodies
Dont chacune toujours est pour l'autre un accord :
Gamme des bruits, des sons, des clameurs applaudies,
Gamme des longs soupirs et des silences d'or.

Que de fois, accablé pourtant de lassitude
Après avoir couru tout le jour au désert,
Je n'ai pu reposer dans cette solitude
Qu'après m'être à loisir grisé de ce concert.

Alors, je m'endormais sur la grève sauvage
Où j'avais savouré quelque chose du ciel,
Ignorant que l'on pût être heureux davantage,
Et sans être jaloux de quiconque est mortel.

Aussitôt que là-bas l'orient se colore
Et qu'un crescendo vient annoncer le soleil,
On s'éveille écoutant cette musique encore,
Surpris, presque honteux d'un aussi long sommeil.

Mais quand après cela (poètes que nous sommes !)
De la vie ordinaire on a repris le cours,
On fait à tout moment scandale chez les hommes
Parce qu'on ne suit pas le fil de leurs discours.

LA POINTE AUX ALOUETTES ¹

Ici le Saguenay, chef-d'œuvre des abîmes,
Poème surhumain qu'on n'ose approfondir,
Rivages découpés en syllabes sublimes
Qu'on voudrait épeler avant que de mourir ;

Et là le Saint-Laurent qui roule plein de gloire,
Emportant le tribut d'un monde à l'Océan :
Chacun de ses flots bleus sait toute notre histoire
Et sans se détourner la raconte en passant.

Une pointe gentille entre les deux s'avance
Tant qu'ils n'ont pas uni leurs ondes pour toujours :
Belvédère que Dieu construisait en silence
Quand à peine le temps inaugurerait son cours.

Enfin, j'ai retrouvé la pointe aux Alouettes,
Et de nouveau je suis du festin merveilleux
Où les convives sont ou deviennent poètes
Au rythme tout-puissant des flots harmonieux.

1. Les prêtres du séminaire de Chicoutimi ont là une maison d'été, où ils aiment à séjourner pendant les vacances.

Menu toujours nouveau bien que toujours le même,
Merveille de richesse et de simplicité :
Dans le même horizon les deux fleuves qu'on aime,
De l'azur, du soleil, dans de l'immensité.

Au tranquille rêveur que faut-il davantage
Dont il ne puisse ici sans façon disposer :
De frais sentiers sous bois, du sable sur la plage,
Un gîte où l'on pourra sans crainte reposer.

Quand une fois on a goûté ces douces choses
Dans l'abandon charmant qu'assure l'amitié,
On sent que désormais, pour d'invincibles causes,
On ne peut être heureux loin d'ici qu'à moitié.

Oh ! partir un matin de soleil, messe dite,
Avec un peu du ciel encore dans son cœur,
Et jusques à midi, qui vient, hélas ! trop vite,
Sur ces bords enchantés promener son bonheur !

Oh ! tandis qu'on se plonge en ce bain de jeunesse,
Être aujourd'hui toujours plus vigoureux qu'hier,
Et sentir ses poumons tressaillir d'allégresse
Au souffle du *salin*, ce baiser de la mer !

Oh ! le soir, saturé de joie et d'harmonie,
Las enfin d'écouter, de voir, et de courir,
D'une délicieuse et longue causerie
Déguster le dessert avant d'aller dormir !

Et sí, le lendemain, la tempête en délire
S'en vient de grand matin troubler votre repos,
On ajoute bien vite une corde à sa lyre
Et l'on s'en va chanter à l'unisson des flots.

Il est parfois des jours où la pluie et la brume
Aux murs de la villa bornent vos horizons,
Mais alors un grand feu dans le foyer s'allume,
Et la Muse, en riant, joue avec les tisons.

Avant que le soleil éteigne sa lumière,
Quand les astres du soir vont allumer leurs feux,
De partout tout le monde accourt à la prière,
Prêt au recueillement, mais encore joyeux ;

Et bientôt, réunis dans l'ombre et le mystère
Dont graduellement se remplit le saint lieu,
Les plus heureux mortels de ce monde éphémère
Sont, avec leur bonheur, en présence de Dieu.

Je ne dis plus qu'un mot (en un sujet aimable
Sans s'en apercevoir on devient infini) :
L'amitié la plus pure et la plus délectable
Ici-bas nulle part ne s'est fait plus beau nid.

LE LAC

Il est un lac, au flanc des hautes Laurentides,
Qui m'a bercé souvent sur ses ondes limpides
Et qu'avant de mourir je voudrais bien revoir.
Dans sa coupe profonde où dorment des abîmes,
Aux flots harmonieux que lui versent les cimes
J'ai trop mêlé mon âme, hélas ! sans le savoir.

Combien de fois, pour voir plus belle mon image,
Sur son chaste miroir j'ai penché mon visage
Dont il faisait un astre au milieu du ciel pur !
Que de fois, quand l'amour m'infusait ses ivresses,
D'un gracieux élan provoquant mes caresses,
Il m'a baisé la main de sa lèvre d'azur !

Quand sur ses fraîches eaux tombait la nuit sereine,
J'aspirais longuement sa bienfaisante haleine
M'apportant les parfums des bois mystérieux ;
Et tandis que la nuit épaississait ses voiles
Je regardais en lui, tour à tour, les étoiles
Des constellations ressusciter les feux.

Il me souvient d'un soir d'indicible fortune,
Où, dans son pur cristal, souriante, la lune
Jetait à pleins rayons sa lumière d'argent ;
J'étais là, haletant, sentant brûler mon âme,
Toujours inassouvi de ce rêve de flamme
Qu'on devait m'envier du fond du firmament.

Certains jours, tout était divinement sonore.
Ces jours-là, sur les flots je devançais l'aurore,
Pêchant la truite rouge, agaçant les échos ;
Et le soir, affamé de rythme et d'harmonie,
Invoquant en mon cœur la musique infinie,
J'allais, courant, m'asseoir au milieu des roseaux.

Toute chose aussitôt devinant mon délire,
Avec les monts, les bois, les oiseaux, et ma lyre,
J'organisais soudain pour moi seul un concert ;
Et jamais aucun roi pour fêter sa naissance
Ne put goûter chez lui la pure jouissance
Dont je me délectais au fond de mon désert.

Parfois, tout doucement, sur la scène liquide
Se glissait le huard, virtuose splendide,
Que tous les alentours s'empressaient d'applaudir ;
Des légions d'échos étaient à son service,
Et longtemps, dans la nuit, au gré de son caprice,
Il les faisait chanter, rire aux éclats, gémir.

O mon lac, quand l'hiver au foyer nous confine,
Il m'a toujours semblé porter sur ma poitrine
Le lourd manteau glacé qui t'impose sa loi ;
Et sitôt de l'été la brise revenue,
Avec autant d'ardeur que l'aigle vers la nue,
Pour te revoir enfin je m'élançais vers toi.

Mais maintenant, hélas ! sans que ce soit ta faute,
Je trouve, à chaque fois, la montagne plus haute
Qui dans son noble flanc a caché ta beauté ;
Et déjà j'entrevois que l'année est prochaine
Où je ne pourrai plus dominer cette plaine
Que des hauteurs du rêve, ou de l'éternité.

MI-SEPTEMBRE

L'or des blés mûrissants réjouit nos campagnes ;
Les bosquets étagés au versant des montagnes
Se parent à l'envi des plus riches couleurs ;
Le ciel est plein de feux bienfaisants et splendides ;
Jamais le Saguenay dans ses ondes limpides
Encor n'a reflété tant d'aspects enchanteurs.

Dans cette pittoresque et merveilleuse plaine
Que Dieu dans sa bonté nous donna pour domaine,
Aussi loin que va l'œil quand le jour est serein,
Partout des moissonneurs faisant de blondes gerbes,
Ou des troupeaux heureux couchés parmi les herbes
Et regardant sans voir à l'horizon lointain.

O second renouveau de la riche nature !
Du gentil mois de mai reparaît la verdure,
De juin toutes les fleurs renaissent tour à tour ;
Superbes, décorés de couleurs séduisantes,
Aux branches des vergers chaque jour plus pliantes,
Tous les fruits de juillet pendent avec amour.

Avec ses gais matins, ses midis magnifiques,
Ses soirs délicieux, ses aurores magiques,
Héritier naturel de la belle saison,
Avant que d'Aquilon un seul souffle n'arrive,
Septembre, s'installant joyeux sur notre rive,
De son vaste trésor fait l'exposition.

Le temps lui montre en vain la date inexorable
Qui commence en ces lieux la saison redoutable
Où plus aucun zéphyr ne passera dans l'air ;
Calme, sans se presser, merveille après merveille,
Sous nos yeux étonnés il vide sa corbeille :
Et tout l'été sourit aux portes de l'hiver.

OCTOBRE

Le firmament est moins splendide,
Le soleil a moins de rayons ;
L'oiseau s'enfuit d'un vol rapide
Vers de plus charmants horizons.

Toutes les fleurs des champs sont mortes,
Et tous les papillons aussi :
Et la froide bise à nos portes
Frappera demain sans merci.

Bientôt, hélas ! sur toutes choses
Le sombre hiver régnera seul,
Et la branche où furent des roses
Frissonnera sur un linceul.

Oui, — jusqu'au fond de nos entrailles
Ce penser nous glace vraiment, —
Nous allons à des funérailles
Tristes incomparablement.

Six mois durant, de nos campagnes,
Jardins devenus des tombeaux,
L'aiglon, ce fils des montagnes,
Fera pleurer tous les échos.

Pourtant, grâce à Dieu qui nous aime,
Et qui ne fit rien que de bon.
C'est pour nous facile problème
De passer la froide saison.

En nos demeures plus joyeuses
Nous rallumerons le foyer,
Et près de ses flammes nombreuses
Bien souvent nous viendrons causer.

Ainsi de la saison terrible
Nous ferons le printemps des cœurs,
Et l'amitié, joie indicible,
Y cueillera de douces fleurs.

MI-OCTOBRE

Les souffles puissants de nos longs automnes,
Avec leurs refrains sourds et monotones,
Nous sont arrivés, las ! depuis hier ;
Encore une fois, de nos Laurentides,
Sur les bois, les prés, et les eaux limpides,
Descend le frisson qui sera l'hiver.

Feuilles et fétus, fleurs de toutes sortes,
On ne voit partout que des choses mortes
Au gré d'Aquilon cherchant leurs tombeaux ;
Sous un ciel souvent voilé de ténèbres,
C'est un tourbillon de choses funèbres,
Où le vent parfois jette des sanglots.

L'homme aussi s'attriste et pense à la tombe
Où demain, peut-être, il faudra qu'il tombe
Pour dormir, hélas ! son dernier sommeil ;
Et quand de la nuit reviennent les ombres
Il s'endort en proie à des pensers sombres
Qui le poursuivaient depuis son réveil.

Oh ! vienne l'hiver, sur ce cimetière
Où va se coucher la nature entière,
Bien vite jeter son manteau joyeux !
Viennent les splendeurs de nos nuits arctiques,
Quand dansent au ciel des clartés magiques
Et que tout le pôle étale ses feux !

LA CARTE DE L'HIVER

17 OCTOBRE 1901

Ailleurs, je ne sais pas, mais ici l'étiquette,
A laquelle l'Hiver ne déroge jamais,
Veut qu'aux monts d'alentour tout un mois il s'arrête
Avant de s'établir au sein de nos guérets.

Sitôt qu'il a campé sur les sommets arides
Qui de tous les côtés ferment notre horizon,
Il nous fait délivrer, par messagers rapides,
Sa carte et les saluts de la froide saison.

Et le matin suivant, une vive froidure
S'en vient au saut du lit nous faire frissonner,
Et l'on trouve à sa porte, ineffablement pure,
La feuille que l'Hiver y vient de déposer.

Comprenant tout d'abord ce que cela veut dire,
On ouvre son journal si radieux hier,
Et d'une main tremblante on s'empresse d'écrire :
Première neige ! Hélas ! dans trente jours l'hiver.

Nous nous étions bercés de l'espérance vaine
Que cette fois l'hiver oublierait de venir ;
Que sa venue, au moins, n'était pas si prochaine,
Et que l'été devait auparavant finir.

Mais cette nuit, l'Hiver, qui tient à sa visite,
A fait mettre sa carte en double à notre seuil :
Il viendra donc nous voir en nos vallons bien vite,
Et tantôt de l'été nous porterons le deuil.

LE VALLON IDÉAL

Donc, avant que l'hiver, meurtrier de l'automne,
Ne m'ait, en murmurant son refrain monotone,
Remis sous les verrous encore pour six mois,
Hier, par les sentiers du vallon solitaire
Dont j'aime à savourer le charme et le mystère,
Je suis allé rêver pour la dernière fois.

Hélas ! de toutes parts, les voûtes de feuillage
Qui sur mon front naguère épanchaient leur ombrage
Sans rien me dérober des célestes splendeurs ;
Les merveilleux arceaux où dès la prime aurore
La brise promenait son haleine sonore
Pleine de chants d'oiseaux et de parfums de fleurs ;

Ces pleins cintres liants, ces ogives tremblantes,
Ces chapiteaux légers, ces corniches tombantes,
Ces entrelacements qui balançaient des nids :
Toute cette ineffable et souple architecture,
Chef-d'œuvre inimité de la grande nature,
S'écroule maintenant sur les gazons jaunis.

Des lourds ébranlements de ses sourdes rafales
Où l'on croit distinguer des clameurs triomphales
L'aquilon démolit ce séjour enchanté ;
Branches, feuilles, rameaux, débris de toutes sortes,
Il tombe constamment, il pleut des choses mortes ;
Et ce sera demain l'hiver tant redouté.

Va ! mon vallon chéri, tout au fond de mon âme,
Bien à l'abri des coups de l'aquilon infâme,
Sous les rayonnements d'un immortel soleil,
Comme une mère en pleurs à son enfant malade
Fait un plus doux berceau sous la plus chaude arcade,
Je te fais à l'instant un été plus vermeil.

L'hiver peut maintenant asservir notre rive,
Non, mon âme de lui ne sera pas captive,
Non, mes rêves bénis, il n'y touchera pas :
Souriant, débordant d'une beauté suprême,
Dans un repli secret, au centre de moi-même,
J'ai mon Éden à moi plein d'enivrants appas.

L'aquilon furieux, pendant de longues heures,
De ses lugubres cris troublera nos demeures,
Et moi je n'entendrai que des concerts d'oiseaux ;
Partout, sur la montagne et dans la vaste plaine,
La neige va régner tantôt en souveraine,
Et moi je vais marcher sur des gazons nouveaux.

Au sein des longues nuits pleines de bruits funèbres,
Dans les cachots glacés, saturés de ténèbres,
Où l'hiver chaque jour nous retiendra longtemps,
Je ferai se lever des aurores magiques,
Se coucher des soleils aux lueurs magnifiques,
Et resplendir aussi des midis triomphants.

Hiver, j'entends tes pas, tu descends des montagnes,
Un frisson solennel passe sur nos campagnes,
Et la dernière fleur se penche pour mourir :
Vision à la fois idéale et réelle,
Poétique vallon, ouvre sur moi ton aile,
Et d'un nouvel éclat commence à resplendir.

LA DERNIÈRE FLEUR

Elle était née un si beau jour d'automne
Que le printemps n'en a pas de pareil,
Et j'étais là près de la fleur mignonne
Qui souriait à son premier soleil.

Avidement, de sa lèvre irisée,
Qui s'abandonne aux caresses du jour,
Elle buvait les gouttes de rosée
Que lui versait le ciel avec amour.

Un vent léger taquinait sa corolle
D'où s'échappaient des parfums délicats ;
Je m'inclinai, timide et sans parole,
Pour la baiser, mais ne la baisai pas.

Je la voyais si frêle et si charmante,
Je me sentais pour elle tant d'ardeur...
J'eus peur de moi, de ma lèvre brûlante,
Et respectai son éclat enchanteur.

Mais j'emportai sa radieuse image
Dans un repli de mon âme, en songeant
Aux froids baisers de l'aquilon sauvage,...
Les yeux fixés sur l'horizon tout blanc.

Le lendemain, j'allai revoir l'amie
Que je m'étais faite au vallon voisin ;
Je la trouvai débordante de vie,
Plus belle encor qu'à son premier matin.

Ivre de joie, et voyant tout en rose
Dans ce vallon où tout allait mourir,
J'osai rêver pour cette douce chose
Plusieurs matins encore d'avenir.

Le jour suivant, une froideur soudaine
Au saut du lit me donna le frisson,
Et j'aperçus, hélas ! toute la plaine
Sous le linceul que lui fait l'aquilon.

Je fus bientôt au vallon solitaire,
Sous les frimas cherchant la vie encor :
Je ne trouvai partout que le mystère
Et le sommeil désolant de la mort.

Il ne restait rien de la fleur choisie,
Rien que d'avoir fait battre un peu mon cœur :
Je voulus mettre un peu de poésie
Sur le tombeau de la dernière fleur.

A LA DERNIÈRE FLEUR, LA LYRE

Quelque part dans nos Laurentides
Que vient d'envahir l'aquilon ;
Au milieu de ces pics splendides
Qui dentellent notre horizon ;

Au pied d'une montagne altière
Qui du nord ferme le chemin,
Et dont le front plein de lumière
Regarde le midi lointain ;

Sur un versant qui dès l'aurore
Voit lui sourire le soleil
Et qui le soir reçoit encore
Les derniers feux du ciel vermeil ;

Dans un vallon que la nature,
Bonne mère, a vraiment gâté ;
Bosquet riche encor de verdure,
Parterre encor plein de beauté ;

Corbeille encor délicieuse
Qu'on admire du firmament ;
Bouquet que l'automne oublieuse
A laissé tomber en partant ;

Oh ! dans un coin de la patrie
S'il est quelque part une fleur
Que l'aquilon n'ait pas flétrie
Et que cherche encor sa fureur ;

Avant qu'elle aussi ne pâlisse
Comme ses sœurs des alentours ;
Avant que son tremblant calice
N'ait été brisé pour toujours ;

Vers elle, vers la fleur divine
Qui va dans un instant mourir,
La lyre avec amour s'incline
Pour la pleurer et la bénir.

MÉTAMORPHOSE

La bise a fait rage, effeuillant les roses,
Dépouillant les prés de leur manteau vert,
Et l'on sent mourir un peu toutes choses :
L'automne s'achève, et voici l'hiver.

Nombreux, les oiseaux, chaque aube nouvelle,
Désertent sans bruit, cherchant d'autres cieux ;
A peine, au départ, leur gosier rebelle
Peut-il ébaucher le chant des adieux.

Le soleil n'a plus presque de lumière,
Toujours plus étroit se fait l'horizon,
Et des grands frimas la lourde barrière
Se dresse en regard de chaque maison.

Allons, c'est le temps, mes frères les hommes,
Dominons de haut tous les éléments ;
Images de Dieu, montrons qui nous sommes :
Faisons de l'hiver un autre printemps.

Astre merveilleux, soleil de notre âme,
Donne à toute chose un aspect nouveau ;
Au foyer divin réchauffe ta flamme,
Et sur l'univers lève-toi plus beau.

Disparais, linceul où dort la nature ;
Étends ton gazon, aimable gaîté ;
Paraissez, ô fleurs de l'amitié pure !
Jaillissez, ô fleurs de la charité !

Jardin parfumé, famille bénie,
Offre à tous les cœurs tes plus doux appas :
Bosquets verdoyants et pleins d'harmonie,
Fêtes de l'hiver, narguez les frimas.

Coulez, clairs ruisseaux où l'âme se mire,
Conversations, babils amicaux ;
Joyeux chocs des mots, cascades du rire,
Jetez vos doux bruits à tous les échos.

Et vous, ô musique, et vous, poésie,
Oiseaux échappés du divin séjour,
Chantez-nous un peu de la mélodie
Qu'inventa là-haut l'éternel amour.

Éden retrouvé, lieu de la prière,
Ouvre-toi plus large et plus enivrant ;
Déborde de fleurs, d'encens, de lumière,
Et laisse bondir l'orgue triomphant.

Échos du saint lieu, vibrez d'allégresse
Aux puissants accords de l'orgue divin ;
Murs, voûtes, parvis, cédez à l'ivresse
Que répand partout le sacré refrain.

Paroles de Dieu dites aux prophètes,
Psaumes de David, cantiques du ciel,
Venez doucement, au milieu des fêtes,
A tout cœur meurtri verser votre miel.

Hiver, maintenant, rugis de colère,
Et sur tous les tons proclame tes droits ;
L'homme en paradis a changé la terre,
Et sans nul effort supprimé tes lois.

RÉCONCILIATION

Septentrion, que je connais depuis l'école,
Et qui m'as fait rêver bien des soirs, je l'admets,
O constellation qui veux être auréole,
D'amour tendre pour toi je ne brûlai jamais.

Vainement dans l'espace étonné tu rayonnes,
A mes yeux enivrés jetant de la splendeur :
Je ne puis oublier celui que tu couronnes,
Et devant toi se ferme obstinément mon cœur.

Quant à toi, pôle nord, dont un souffle qui passe
En se jouant tantôt peut nous faire mourir,
Digne roi des hivers, lourd Titan dont la masse
Comprime notre globe à le faire gémir ;

De ma muse jamais tu n'obtins un sourire,
Ma lyre fut toujours muette devant toi,
Et jusqu'à ce moment, je puis bien te le dire,
Tu ne m'as inspiré jamais que de l'effroi.

Et pourtant, tête nue, affrontant ton haleine,
Frissonnant sous les feux de ce ciel boréal,
Me voici maintenant, seul dans la nuit sereine,
Désirant avec toi faire un pacte amical.

Un jeune ami charmant dont la faible poitrine
Depuis un an déjà te demande merci,
Pour une région de toi, las ! trop voisine,
Tranquille et confiant vient de partir d'ici.

Si tu veux, sans manquer, d'une haleine plus douce
Souffler tout cet hiver sur le malade aimé,
Et, détournant de lui toute rude secousse,
Nous le rendre joyeux au prochain mois de mai ;

Révolutionnant toute sa poétique,
Tournée avec ferveur désormais vers le nord,
Ma muse, éprise enfin de ta beauté magique,
Sans cesse t'aimera d'un amour tendre et fort ;

Et par les soirs bénis où tes astres candides,
Diamants éternels dont l'espace est jaloux,
Verseront tous leurs feux en cascades splendides
Sur la route qui vient de l'infini vers nous ;

Je saurai bien trouver quelque chose à te dire
En face de mon cœur et de ce firmament,
Et sous mes doigts encor si je trouve ma lyre,
Qui pourra l'empêcher d'accompagner mon chant ?

PREMIÈRES NEIGES

Les voici revenir les fleurs immaculées
Mystérieusement écloses dans l'azur !
Voici par millions les corolles ailées
Qu'un souffle d'aiglon détache du ciel pur !

Salut ! fleurs de l'hiver, salut ! neiges candides
Dont toute la parure est faite de blancheur ;
Salut ! chers diamants fragiles et splendides
Que seule a travaillés la main du Créateur.

Sur les gazons flétris aux souffles de l'automne
Étendez au plus tôt le tapis merveilleux
Où chaque astre verra resplendir sa couronne,
Où tout le firmament projettera ses feux.

Là-bas, aux flancs noircis des montagnes altières,
Refaites les glaciers fondus aux feux des jours ;
Remplissez les trésors où nos larges rivières
Tout l'été, sûrement, abreuveront leur cours.

Aux arbres dépouillés donnez des diadèmes,
Prêtez votre dentelle aux branches des buissons ;
Allez porter la joie aux tombes elles-mêmes
Avec le doux linceul de vos légers flocons.

Fleurs de neige, tombez lentes et solennelles,
Et sur nos fronts amis venez vous effeuiller,
Venez frôler encor nos tremblantes prunelles
Et mettre à nos habits votre duvet léger.

Sur nos toits assombris et d'un aspect morose
Au plus vite jetez votre charmant manteau,
Et de chaque foyer devenez quelque chose
En attendant qu'au ciel brille le renouveau.

HISTOIRE D'UN FLOCON DE NEIGE

Le jour va bientôt disparaître,
Il passe des frissons dans l'air :
Assis, rêveur, à ma fenêtre,
Je regarde arriver l'hiver.

Soudain, là, devant mes prunelles,
Un flocon de neige gentil,
Goutte d'eau qui s'est fait des ailes,
Contre ma vitre se blottit.

Je voulus savoir son histoire,
Il me satisfit aussitôt,
Et, si vous voulez bien m'en croire,
La voici presque mot à mot.

Sur l'univers, dormant encore
Dans ses langes, près du néant,
Quand Dieu plana comme une aurore,
Moi que voici j'étais présent.

Dans le chaos, mer sans rivages,
Au gré des souffles créateurs,
J'ai connu d'énormes orages,
Bondi d'indicibles fureurs.

Plus tard, des océans du monde
J'ai parcouru tous les sentiers,
Et dans chaque abîme de l'onde
J'ai dormi des siècles entiers.

Puis chose docile et fluette,
Et jouet d'un courant fatal,
J'ai fait deux mille ans la navette
De l'équateur au pôle austral.

Mais quand l'espoir de toute vie
Dans un seul vaisseau fut jeté,
Ce vaisseau, joyeuse, ravie,
Moi, chétive, je l'ai porté.

Je sais des naufrages sans nombre
Qu'en vain tu me demanderais,
Et j'ai vu des choses dans l'ombre
Dont je ne dirai rien jamais.

Au versant de toute montagne
J'ai bondi mille et mille fois,
J'ai coulé dans toute campagne,
Sommeillé dans tous les grands bois.

Combien de fois, fraîche rosée,
Au cours des matins enchanteurs,
J'ai mis une goutte irisée
Sur la verdure et sur les fleurs !

J'ai séjourné mille ans au pôle
Dans un glacier, vrai château fort,
Qu'un iceberg d'un coup d'épaule
Hier a brisé sans effort.

Libre enfin, et riant sous cape
Du mécompte de mon glaçon,
Je n'ai de là fait qu'une étape
Aux rives de la mer d'Hudson.

Voulez-vous me donner asile
Dans ce petit coin bien-aimé ?
Je m'en vais y dormir tranquille
En attendant le mois de mai.

III

DIVERS

L'OISEAU-MOUCHE ¹

Je suis le moins lourd des oiseaux,
N'étant pourtant point fine mouche ;
Je ressemble assez aux journaux.
Ne faites pas petite bouche !

Oui, je l'admets, je suis léger,
Et sur presque rien ne me pose ;
Mais, là, sans vous désobliger,
Les journaux font-ils autre chose ?

Je vole, et vais de fleur en fleur ;
A cela quel mal, je vous prie ?
Le journal est fort voyageur,
Et n'a presque point de patrie.

Aussi je me suis fait journal
Sans presque sortir de mon rôle.
Mais si quelqu'un me veut du mal,
Il peut me couper la parole.

Oui, la rime ici joliment
Comme la raison m'embarrasse,
Et je voudrais assurément
Qu'un autre vînt prendre ma place.

1.—Cette pièce parut dans le premier numéro de *l'Oiseau-Mouche* à titre de présentation au public. (*Note de l'éditeur*)

J'ai tort de naître en la saison
Où nulle fleur ne peut éclore.
« Et dans le pays du glaçon »,
Dit quelqu'un au rire sonore.

Attendez, il me vient au bec
Une assez solide réponse,
Tenez la voici ! Qu'à Québec
Comme à Montréal on l'annonce !

Je suis d'un oiseau l'idéal !
Ce n'est pourtant point un mystère.
Je me flatte, mais c'est égal ;
Chacun aura son tour, j'espère.

Oui, dans le monde des journaux,
Qui ne sont que des volatiles,
Je veux ressembler aux plus beaux
Sans être des plus inutiles.

Je ne vise pas à planer
Dans l'espace où l'aigle se joue ;
Mais j'aurai garde de traîner
Ma petite aile dans la boue.

Je ne prétends pas aux faveurs
Des puissants et des politiques,
Ainsi que ces oiseaux vainqueurs
Qui veillent sur les républiques ;

Mais pourtant je m'occuperai
Quelquefois des choses humaines,
Pour ouïr ce que j'en dirai
L'on attendra bien deux semaines.

Enfin je veux être à croquer,
— Un vrai petit oiseau modèle ! —
Et de fleur en fleur sans manquer
Voler toujours à tire-d'aile.

De fleur en fleur, cela s'entend :
De lecteur en lecteur, qu'on lise.
C'est flatter peut-être. — Pourtant,
Qu'on s'abonne, et qu'on nous le dise.

Tous les quinze jours, chers lecteurs,
De nos Laurentides si belles,
Malgré l'hiver et ses rigueurs
J'irai vous porter des nouvelles.

J'entends dire que mon pays
Brille d'une beauté suprême ;
Ce que j'en sais, moi, mes amis ;
Je l'exprime d'un mot : je l'aime.

Oui, déjà j'aime avec transports
Le Saguenay qui me voit naître ;
J'estimerai peu mes efforts
S'ils ne le font pas mieux connaître.

Si vous voulez bien m'écouter,
Je vous apprendrai son histoire,
Et de nos vieillards, sans tarder,
Je ferai parler la mémoire.

Puis je voudrais, une ou deux fois,
Pour m'amuser et me distraire,
Aller becqueter chaque mois
Dans le domaine littéraire.

Mais on aurait ma foi bien tort
De redouter ma promenade :
Je le sens, je ne suis pas fort
Et ne veux pas être maussade.

En un mot j'ai de beaux desseins :
Si Dieu veut bien me prêter vie,
Ceux-là devront être des saints
Qui ne me porteront envie.

Mais au fait, vivrai-je longtemps ?
C'est bien là la question, je pense :
Pour beaucoup faire il faut des ans,
Ou mieux encor, de la finance.

Je ne puis répondre aujourd'hui
A cette question gênante ;
Quand cet hiver aura fini
Devant la saison souriante,

Si Dieu fait fleurir les guérets,
Je vous dirai, foi d'oiseau-mouche,
Que la vie est pleine d'attraits,
Et non pas : Mon astre se couche.

Mais pourquoi donc dans l'avenir
Jeter de ces regards moroses ?
Je ne dois pas sitôt mourir :
En avant ! et vivent les roses !

Vivent les ris et les chansons !
Vivent la vie et l'allégresse !
Vivent mes abonnés mignons !
Je ne perdrai pas leur adresse.

SOUVENIR D'ENFANCE

Qu'ils sont beaux les jours de l'enfance,
Et comme ils passent vite !
De notre fragile existence
Ils sont le fragile ornement.

Ce sont des roses passagères
Qui n'embaument que le réveil,
Et dont les corolles légères
Fondent aux rayons du soleil.

Ce sont les gouttes de rosée,
Diamants aux splendides feux,
Dont la prairie est irisée
Quand luit un matin radieux :

A peine le jour dans l'espace
A-t-il posé son pied vainqueur,
La gloire du gazon s'efface
Devant sa brûlante splendeur.

Les enfants parlent un langage
Qu'on dirait au ciel emprunté,
Et donnent, dans leur doux ramage,
Des ailes à la vérité.

Pour désigner le jour splendide
Où la crèche se fait autel,
Ils gardent notre mot candide,
Et disent : le jour de Noël.

Mais pour nommer à leur manière
La nuit d'avant ce jour ami,
La grande nuit où leur paupière
A peine se ferme à demi ;

Où, soupirant après cette heure
A laquelle Jésus est né,
Tout le monde en chaque demeure
Attend que minuit ait sonné ;

Cette nuit où la vieille église
Invite l'enfant du hameau
A venir voir, malgré la bise,
Comme l'enfant Jésus est beau ;

Pour peindre d'un seul trait de flamme
Tant de bonheur qui vient ou fuit,
Ils résument toute leur âme,
Et disent que c'est *la minuit*.

Et le jour même que termine
Cette nuit d'aspect solennel,
Le jour que nous, race mesquine,
Nous nommons veille de Noël ;

Les enfants, peuple poétique,
Lui font un nom délicieux :
Jour de *la minuit*. C'est logique
En même temps que gracieux.

Ce jour-là n'étant qu'une aurore
Dont la nuit suivante est le jour,
Au seul soleil que l'on adore
Ne doit-il pas faire sa cour ?

Et c'est bien ainsi que moi-même
Aux jours d'enfance je parlais.
Langue désapprise, je t'aime
Et veux te le dire à jamais !

CONTE VRAI

C'était, une fois, un lion
Bien en chair, puissant, fanfaron,
Redouté fort loin à la ronde,
Et se pensant maître du monde.

Toute terre où son pied touchait
De par cela lui revenait :
Telle était sa douce croyance
Et la loi de sa conscience.

Naguère, au bout d'un continent
Il mit le pied joyeusement,
Pour recevoir enfin l'hommage
Des nations du voisinage.

Il s'avavançait de bonne foi
Et sans regarder devant soi,
Sans songer même à nulle chose
Qu'à sa majestueuse pose.

Mais soudain sur son nez royal,
Et sur son front monumental,
Sans aucun souci de la forme,
S'abattit un soufflet énorme.

Le lion rugit de douleur,
Puis il bondit avec fureur
Contre la bête scélérate
Abusant ainsi de sa patte.

Alors un animal, petit,
Mais fier et robuste, surgit,
Qui lui jeta par la figure,
Au lieu de baume, cette injure :

« Vilain animal maladroit
Qui fais le maître en cet endroit,
Que cela te plaise ou t'irrite,
Tu vas déguerpir au plus vite.

« Car seul je suis le maître ici,
Et je veux qu'on l'entende ainsi.
Si tu n'es pas content, beau sire,
Tu vas tout de suite le dire. »

Et la bataille s'engagea.
Et depuis lors, un mois déjà,
Issu du temps que rien n'arrête,
A passé sur notre planète.

Or, ceci vraiment est trop fort :
Celui que l'on croit n'est pas mort ;
Et même, aux dernières nouvelles,
C'est l'autre qui voit des chandelles.

Oui, c'est le lion qui pâtit ;
Il sue, il s'épuise, il gémit,
Il lève au ciel sa face pâle,
Il prend peur, il tremble, il s'emballe.

Que dis-je ? Il appelle au secours,
Et les bêtes des alentours
S'amuse fort de l'aventure
Qui le met en telle posture.

Comment cela va-t-il finir ?
Dieu seul connaît bien l'avenir ;
Mais, en attendant, c'est bien drôle
De voir lion jouer ce rôle.

RÊVE EN QUATRE ACTES

Pour deux minutes faisant trêve,
Lecteurs, à tout autre souci,
Voulez-vous écouter mon rêve
De la nuit dernière ? Voici.

I

Loin, loin, sous la zone torride ;
Des montagnes pour horizon ;
Un pays étonnant, aride...
Ni fleurs, ni sources, ni gazon.

De l'or dans du sable qui brûle,
Des diamants aux riches feux :
J'en veux ramasser... Je recule
Devant des cadavres hideux.

De l'eau limpide, une rivière
Entre de verdoyants coteaux ;
Un homme à la mine guerrière
Se reposant au bord des eaux.

Il est tombé de lassitude,
Et dort là, face au ciel vermeil,
Dans une douce solitude
Où rien ne trouble son sommeil.

La main gauche est sur la poitrine,
Et la main droite, fortement,
Serre une arme élégante et fine
Qui dort aussi près de son flanc.

Sur la colline avoisinante
Vingt guerriers roux, le front hautain,
Dont la figure repoussante
Exprime la crainte soudain.

II

Une bataille formidable
Pleine de sinistres lueurs ;
Un tintamarre épouvantable,
Des tonnerres et des clameurs.

Enfin s'apaise la tempête,
Des flots de sang coulent partout...
Le guerrier à la noble tête
Paraît, tout sanglant, et debout.

Il n'a plus qu'un tronçon d'épée ;
Mais il y brille des éclairs
Lorsque sa main de sang trempée
Parfois le brandit dans les airs.

Autour de ce guerrier superbe,
N'étant plus contre lui que dix,
Les guerriers roux couchés dans l'herbe
Attendent, honteux, interdits.

Statu quo. Personne ne bouge
Mais l'astre du jour dans l'azur
Trace neuf fois son sillon rouge
D'un pas majestueux et sûr.

Le beau guerrier chancelle ; il tombe
Quand le dixième jour a lui :
Les guerriers roux comme une trombe
Alors viennent fondre sur lui.

III

Un autre ciel, un pays sombre,
Du brouillard, du charbon, du fer...
Des palais, des maisons sans nombre,
Une ville énorme, un enfer.

Voilà cette ville qui danse,
Et qui trépigne, et qui bondit ;
J'entends une clameur immense
Qu'un peuple nombreux applaudit :

« Longue vie, éternelle gloire
A nos frères les guerriers roux !
De leur éclatante victoire
La terre et le ciel sont jaloux. »

Du ciel part un éclat de rire
Qui trouve partout des échos :
Tout rit sur la terre en délire,
L'océan rit par tous ses flots.

IV

Un bœuf gras, sans cornes, qui beugle,
Et dont on peut se divertir ;
Un lion fourbu, vieux, aveugle,
Et que des enfants font rugir.

Un phoque... Une énorme baleine
Que fait dériver le courant...
Elle est poussive, et son haleine
A peine ride l'océan.

Tout près de la baleine veule
Me voici... Je vais lui toucher...
Toute grande elle ouvre sa gueule,
Et moi... j'ai fini de rêver.

HOSPITALITÉ DE NUIT

Un de mes amis, entre nous,
Vient de faire une chose exquise,
A rendre saint François d'Assise,
S'il était possible, jaloux.

C'était un soir de cet automne.
L'hiver venait : pour l'annoncer,
Le vent du nord sans se lasser
Chantait sa chanson monotone.

Dehors, et du même frisson,
Tristement se mouraient les choses ;
Mais dans ces murs, portes bien closes,
On se moquait de l'aquilon.

Et doucement, à l'ordinaire,
Dans la lumière et la chaleur,
Chacun terminait son labeur
Ou murmurait une prière.

Chez l'ami, l'électricité
Resplendissait, et, souveraine,

Par la fenêtre sur la plaine
Jetait un chemin de clarté.

Or, quelque part dans les ténèbres
Grelottait un petit oiseau ;
Chaque instant, un spasme nouveau
Venait secouer ses vertèbres.

Avant de sombrer dans ce noir,
Croyant à la lumière encore,
Il ouvrit son œil incolore
Avec un invincible espoir.

Soudain, il retrouva ses ailes,
Un doux souffle sur lui passa,
Et dans l'espace il s'élança,
De la clarté plein ses prunelles.

Entre deux murs d'ombre il glissait,
Gentille flèche qui palpite,
Allant toujours, toujours plus vite,
Vers le but qui le fascinait.

Et voici que son vol rapide
Atteint le foyer qu'il poursuit ;
Contre les ténèbres qu'il fuit
Voici le refuge splendide.

Alors, le confrère entendit
— Bruit léger qu'il sut reconnaître —
Se heurter contre sa fenêtre
Des ailes d'oiseau tout petit.

Il vit la frêle créature
Devant sa vitre voleter,
Et sans nul repos s'obstiner
Contre l'invisible clôture.

Il n'y tint plus. Et prudemment,
S'avançant par les lignes sombres,
Sans faire trop danser les ombres,
Il ouvrit un carreau tout grand.

Bien vite le cher volatile
Tomba dans le piège sauveur,
Et l'ami, d'un geste vainqueur,
Referma le carreau mobile.

Mais le captif voulait dormir.
Il fit quelques tours dans l'espace,
Puis dans un coin, d'une aile lasse,
Tout de suite alla se blottir.

La lumière était toute haute
Et l'oiseau ne dort pas ainsi :
L'ami dut se coucher aussi
Pour ne pas déranger son hôte.

Et de penser que le mignon
Lui devait cette nuit heureuse,
Il s'endormit l'âme joyeuse
Et le cœur gai comme pinson.

Il fut debout avec l'aurore.
Tout était calme, il faisait beau.
Sans bruit il ouvrit un carreau :
L'hôte chéri dormait encore.

Dans ses deux mains comme en un nid
Il mit l'oiselet qui s'éveille,
Et lui dit tout bas à l'oreille :
Bonjour ! petit frère béni.

Mais celui-ci, par la croisée
Ayant vu rougeoyer le ciel,
Sous le chaud baiser fraternel
Roidit son aile reposée.

L'ami se recueillit un peu,
Puis, vers l'orient qui s'enflamme,
D'une main où tremble son âme,
Il lança l'oiseau du bon Dieu.

L'HEURE ET DEMIE

On est au séminaire, et c'est jour de semaine ;
Quatre heures et demie est sonné, mais à peine.
Alors, certainement, si ce n'est pas congé,
Dans cet intérieur tout est bientôt changé.

De pas précipités, de portes qui gémissent,
De cris assourdissants, de vitres qui frémissent,
C'était tantôt un bruit qui, sans être nouveau,
Menace à chaque fois de rompre le cerveau ;
C'est maintenant la paix, soudain victorieuse,
Qui se répand partout, et court, impétueuse,
Brûlant les corridors, sautant les escaliers,
Et qui règne bientôt de la cave au grenier.

C'est presque le désert. On ne voit plus personne,
Et l'on n'entend plus rien nulle part qui résonne
Qu'une horloge lointaine, et dont les battements
D'un rythme solennel marquent les pas du temps.
Qu'on fasse ce qu'on veut dans les autres demeures,
Mais ici, ce sera cela jusqu'à six heures.

Et que sont devenus les robustes garçons
Dont les courses tantôt ébranlaient les plafonds ?
Que font-ils maintenant de leur belle jeunesse ?
Suivez-moi quelques pas, et, si rien ne vous presse,
Nous allons retrouver ces agiles enfants
Qui se sont effacés tantôt comme des faons.
Sous le déguisement auguste du silence
Vous allez sur le fait prendre la vie intense,
Et vous devinerez, je l'espère, assez bien,
Ce que l'on fait ici lorsque l'on ne fait rien.

Nous y sommes, voici la salle du mystère.
A travers cette vitre, où dort quelque poussière,
Regardez au dedans, du meilleur de vos yeux.
Autant que nous pourrons soyons silencieux ;
Donc, pas d'éclats de voix ni de discours prolixes.

Assis, presque rivés sur cinq cents chaises fixes,
Devant cinq cents bureaux de gros livres chargés,
Cinq cents garçons sont là dans l'étude plongés.
N'était l'âge, on dirait des fondateurs d'empires :
Ils ont des plis au front, aux lèvres des sourires,
Et dans leurs yeux tout grands, quelquefois, des éclairs.

Quand ils pourraient briser, avec fracas, leurs fers,
Et rompre d'un seul cri le sceau mis sur leur bouche,
Ensemble ils ne font pas plus de bruit qu'une mouche.
Sur un mur où leurs yeux se portent tour à tour,
Face à tous, bras ouverts en un geste d'amour,

Est un grand crucifix présidant ce cénacle.
Je m'en vais maintenant parler comme un oracle.
Vous demandez : Ces gars, qu'est-ce au juste qu'ils font ?
Je réponds en disant tout d'abord ce qu'ils sont.

Pour le gouvernement immense de ce monde,
Dans un sage dessein de sa bonté profonde,
Dieu veut s'associer des hommes de son choix.
Il souffle donc sur eux et dit : Vous serez rois.
Régner sur de l'azur quelque part dans l'espace,
Indiquer son chemin à tout astre qui passe,
Être un des chefs d'orchestre au concert où le ciel
Fait chanter devant Dieu l'être matériel :
Quel honneur ce serait ! Mais la faveur divine
A plus nobles emplois encore les destine.
Ici-bas du réel on ne voit que le seuil.
Il est un firmament que ne voit pas notre œil.
Où des astres plus purs, bien autrement rapides,
Courent en liberté sur des routes splendides,
Rayonnant de l'amour et de la vérité.
Pour conserver toujours leur vie et leur beauté
Et ne perdre jamais leur insigne noblesse,
Ils doivent graviter autour de Dieu sans cesse,
Comme autour du soleil les planètes là-haut.
Mais pour être plus clair encor, disons le mot :
Le monde dont je parle est le monde des âmes.
Ce monde plein de vie et d'immortelles flammes
Est fait de milliards d'astres spirituels
Que ne soupçonnent pas nos organes charnels

Et dont un seul vaut mieux que toute la matière.
Mais il en est d'entre eux, plus riches de lumière,
Dont chacun, dans sa course autour de l'Éternel,
Doit conduire un cortège imposant, solennel,
D'astres moins radieux qui sont ses satellites.
Si ces astres plus grands suivent bien les orbites
Qu'indique le Très-Haut de son doigt souverain,
L'univers est heureux et le ciel est serein.

Eh bien, sous les dehors de ces enfants dociles,
Qui volontairement recueillis et tranquilles,
Quand ils pourraient courir aiment mieux être assis,
Vous avez devant vous de ces astres choisis.
De leur formation c'est le moment sublime.
Travaillant avec Dieu dans ce labeur intime,
Pendant que leur esprit s'emplit de vérité,
Ils goûtent une pure et douce volupté.
Leur temps est précieux : à leur métamorphose
Chaque nouvel instant ajoute quelque chose.
Sur le monde demain ils devront resplendir :
Ne les dérangez pas, ils font de l'avenir.

ÉPITRE A ORESTE

(Mai 1919)

Ainsi donc, il vous faut un peu de poésie
A chaque numéro de notre *Alma Mater*,
Sinon, sur vos humeurs, jusqu'à la frénésie,
D'un implacable ennui passe le souffle amer.

Pour éloigner de vous cet étrange délire
Qui nous menace tous, hélas ! autant que vous,
Me voici, tourmentant les cordes de ma lyre
Avant que vous n'ayez « envahi mes genoux ».

Pourtant écoutez-moi, impérieux Oreste,
Je ne saurais longtemps calmer tous vos transports ;
De ma fécondité prenez donc ce qui reste,
Et ne m'imposez pas de dangereux efforts.

Tenez, de ce temps-ci, si vous voulez m'en croire,
Mes vers à vous guérir seraient insuffisants,
Et pour votre bonheur ainsi que pour ma gloire
Je vous confie aux soins du poète Printemps.

Car il vient d'arriver, le merveilleux artiste,
Souriant et chantant, les mains pleines de fleurs,
Et c'est là, mon ami, le seul spécialiste
Qui puisse bien soigner vos lyriques douleurs.

Dites, que vous faut-il ? Un grand bain d'harmonie
Qui de votre tourment fasse une volupté ?
Voici le crescendo de cette symphonie
Qui depuis six mille ans charme l'humanité.

Afin que votre rêve incertain se précise
Lorsque dans le nuage il prolonge son vol,
D'un solo quelquefois sentez-vous la hantise ?
Écoutez à loisir chanter le rossignol.

Pour oublier l'hiver, et ce blanc monotone
Que l'œil de tout côté rencontrait comme un mur,
Vous aurez devant vous, et jusques à l'automne,
Un monde de couleurs, de lumière et d'azur.

Donc, amusez-vous bien, avec toutes ces choses
Par lesquelles Dieu veut réjouir l'univers,
Et, content de chanter en effeuillant des roses,
Ne me demandez plus, d'ici longtemps, des vers.

D'ailleurs, dans quelques jours ce seront les vacances
Sur ces bords enchantés tout se reposera ;
Subissant du milieu les douces influences,
L'Alma Mater aussi sans doute dormira.

LE PETIT CALENDRIER

Dans une des salles d'étude
Je suis, contre mon habitude,
Entré tantôt en tapinois,
Pour voir, sans le laisser paraître,
Si, hors la tribune du maître,
C'était encor comme autrefois.

Et j'ai bien vu qu'il est des choses
Qui, venant de constantes causes,
En ont la continuité,
Et que chaque écolier, en somme,
Est bien toujours le petit homme
Que nous-mêmes avons été.

Dieu merci ! la chose est certaine,
Le fond de la nature humaine
Est solide, on peut s'y fier :
Et parmi ses livres de classe
L'élève encore en bonne place
Met son petit calendrier.

J'ai donc retrouvé le volume,
Aussi léger que de la plume
Et de dix feuillets seulement,
Qui trône sur chaque pupitre,
Sans couvert, et souvent sans titre,
Mais toujours ouvert largement.

Chaque feuillet n'a qu'une page,
De sept lignes, pas davantage.
Aucune phrase n'y paraît,
Mais l'on y voit, graves et sombres,
Surgir et défiler des nombres
Que depuis l'enfance on connaît.

Eh bien ! ce livre monotone,
Triste comme un matin d'automne,
Est d'un intérêt sans pareil :
Jusques au soir depuis l'aurore
De ses deux yeux on le dévore
De mi-septembre à juin vermeil.

Et voici comme on le déguste :
Une page dans un mois juste,
Un seul des nombres chaque jour,
Et le plaisir croît à mesure
Qu'on avance en cette lecture
Où chaque feuille attend son tour.

Mais à moins d'avoir la berlué
Aussitôt qu'une page est lue
On la déchire avec ferveur,
Puis, complétant ses infortunes,
On la relègue aux vicilles lunes
Avec un soupir de bonheur.

Du mois quand le dernier soir tombe
On met donc ce mois dans sa tombe :
De l'écolier c'est « le grand soir » ;
Et si l'on oubliait de faire
Cette exécution sommaire
On y penserait au dortoir.

Et toute la nuit dans son rêve,
Comme des vagues sur la grève,
On verrait, confus, furieux,
Déferler des nombres comiques
Dont chacun nous ferait des niques
Et rirait de nous de son mieux.

Pour acquit de leur conscience,
Et sans attendre l'échéance
De la fin du mois qui s'enfuit,
Il en est qui d'une main sûre
Barrent d'une large rature
Le nombre qui fut aujourd'hui.

Quand les unes après les autres,
Emportant leurs jours... et les nôtres,
Bien des feuilles ont disparu,
Qu'il n'en reste qu'une, tremblante,
Montrant la date fascinante,
Fin d'un long cycle parcouru ;

Alors, cette feuille légère
A toute la gent écolière
Devient plus chère qu'un trésor ;
C'est une infailible boussole,
Un talisman, presque une idole,
Qu'on ne vendrait pas pour de l'or.

Mais chaque soir, aux « trois quarts d'heure »,
Et de sa plume la meilleure,
On raye le jour finissant,
Jusqu'au dernier soir de l'année
Où la feuille, hélas ! profanée,
S'envolera dans le néant.

Tout homme sur cette planète,
A commencer par le poète,
Critique le temps sans pitié.
Parfois, trouvant qu'il va trop vite,
Un peu rudement on l'invite
A couper son pas de moitié.

J'entends un rêveur qui s'exalte
Et qui lui réclame une halte
Par d'interminables discours ;
J'écoute en pleurant une lyre
Qui lui reproche en son délire
De ne pouvoir vibrer toujours.

Presque partout, constante injure,
On raille sa trop lente allure ;
Et jeune, enivré de plaisir,
Ou vieux, au mains des Esculapes,
On veut qu'il brûle les étapes,
Jusqu'à celle où l'on doit mourir.

Mais lui, marcheur infatigable
Dont une sagesse adorable
A réglé le pas solennel,
Reste sourd aux vaines paroles,
Et, le monde sur les épaules,
Il chemine vers l'Éternel.

RÉCEPTION D'UN BOUQUET

DE LA PART DE JEUNES ENFANTS

(Avril 1885)

J'accepte avec plaisir, mes enfants, le bouquet
Que vous me présentez en ce beau jour de fête :
Je le trouve gentil, je le trouve coquet
Et bien digne en tout point d'être votre interprète.

Vos cœurs, pour me fêter, devançant le printemps,
Ont sans doute à leurs feux fait éclore ces roses :
Car, j'ai beau regarder, je ne vois dans les champs
Ni verdure, ni fleurs nouvellement écloses.

Oh oui ! vos cœurs d'enfants, à force de vouloir,
Ont fait, à point nommé, cette aimable merveille :
Un bouquet si joli que tous voudraient l'avoir,
Et dont le doux parfum tenterait une abeille.

Vous pouvez donc beaucoup, enfants, par votre amour,
Et vous êtes puissants malgré votre faiblesse.
Aussi quand nous avons travaillé tout le jour,
Vous faites sur nos fronts reflleurir l'allégresse.

Et quand, ayant grondé votre instinct tapageur,
Nous mettons sur vos fronts notre main qui pardonne,
Nous avons plus besoin que vous de ce bonheur,
Et sans vous en douter vous nous faites l'aumône.

Enfants, de votre amour chacun veut une part,
Voulez-vous partager suivant toute justice ?
Croyez-m'en, donnez tout au bon Dieu sans retard,
Pour que dans ce trésor le premier il choisisse.

Quand il sera servi, lui-même vous dira
Ce qu'il faut à chacun donner sur cette terre.
Du lot qui lui revient chacun s'applaudira ;
Et tous seront contents, mais surtout votre mère.

LES DEUX NIDS

Une hirondelle avait deux nids
(Du moins c'est ainsi dans mon rêve),
Deux nids charmants, près d'une grève,
Sous deux toits par le ciel bénis.

Dans l'un, sous l'aile d'une mère
Elle était née un beau matin :
Des senteurs de rose et de thym
Embaumaient le ciel et la terre.

Dans l'autre elle avait habité,
Alors que ses ailes grandies,
Battant les brises attiédies,
Lui promettaient la liberté.

Et, fuyant toute course folle
Au-delà des nids adorés,
D'avril jusques aux fruits dorés,
Elle y volait à tour de rôle.

Amis, comme cette hirondelle,
Nous avons aussi deux chez-nous :
Ce collègue au séjour si doux,
Et puis la maison paternelle.

Nous aimons presque également
Ces deux nids que le ciel nous donne ;
Chacun de ces deux noms résonne
En notre cœur bien doucement.

Avec soin, à travers la vie,
Enfants, gardons ces deux amours :
Car, sans nous l'avouer toujours,
Plus d'un mortel nous les envie.

LE NID ABANDONNÉ

Avez-vous quelquefois, visitant le bocage,
Et suivant le sentier qu'affectionnent vos pas,
Trouvé vide et désert, hélas ! sous son feuillage,
Le nid hier encor plein de vie et d'appas ?

Les bois alors ont beau déborder d'allégresse
Sous les torrents d'azur que leur versent les cieux,
On sent son cœur soudain se gonfler de tristesse
Et malgré soi, souvent, des pleurs viennent aux yeux.

La même impression, je ne saurais le taire,
En ce beau jour d'été s'empare de mes sens
A l'aspect désolé de notre séminaire
Qu'hier ont déserté ses jeunes habitants.

Car n'est-ce pas un nid tout rempli d'espérance
Que la douce maison qu'on ne peut trop aimer,
Où tant de l'avenir de la Nouvelle-France,
Sous le regard de Dieu, vient éclore et chanter ?

Aux enfants, ces oiseaux, il pousse ici des ailes
Qui les font s'envoler dans toutes les splendeurs ;
Ils apprennent ici les chansons éternelles
Qui les feront entrer dans les célestes chœurs.

Oh ! quels frémissements dans ce charmant asile
Quand ses hôtes joyeux l'habitent à la fois !
Et sous ce large toit maintenant si tranquille
Quels frais gazouillements d'harmonieuses voix !

Mais maintenant, plus rien de ce concert splendide
Ne fait vibrer ces lieux où dorment tant d'échos ;
Et triste ce matin j'y porte un pas rapide,
Rêvant d'un nid qu'hier ont quitté ses oiseaux.

O cher nid, sur le bord du fleuve aux eaux profondes,
Sous la garde du ciel qu'a prié notre amour,
Dormez pendant deux mois au murmure des ondes,
De septembre attendant doucement le retour.

Alors tous vos oiseaux, les ailes agrandies,
Ayant plein le gosier de nouvelles chansons,
Vous reviendront avec les brises attiédies
Qui font aux jours d'automne onduler les moissons.

PARTIS

Accablé sous le poids d'une tristesse amère,
Ou du bonheur sentant tout son être frémir,
Dans cette pauvre vie, où tout est éphémère,
On doit, sans se lasser, à chaque instant partir.

Nos deux cents étudiants, suivant la loi suprême,
Pour le foyer natal sont tous partis hier,
Des cris réitérés d'une allégresse extrême
Ébranlant tous les murs de leur *alma mater*.

Et ce matin, hélas ! le solennel silence,
Qui pour deux mois passés s'établit en ces lieux,
Nous dit que vers son but le temps aussi s'avance
Et que les cris d'hier n'étaient que des adieux.

Adieu ! mot le plus dit de toute langue humaine,
Et qui tremble ici-bas au fond de chaque voix,
Quel chant ne connaît pas ta note souveraine ?
Quel écho ne t'a pas répété mille fois ?

Oh ! quand donc pourrons-nous, sur l'éternelle rive
Mettant le pied enfin après ces jours mauvais,
Sentir que tout notre être à son bonheur se rive,
Et savoir ce que c'est que ne partir jamais ?

NOTRE CROISADE

O le plus beau moment de notre noble histoire !
D'y penser seulement, en ces jours malheureux,
Il passe dans nos cœurs comme un frisson de gloire
Et nous sentons des pleurs accourir à nos yeux.

Celui qui, de par Dieu, porte le poids du monde,
L'homme après Jésus-Christ le plus divinisé,
Jeta soudain un cri de détresse profonde,
Comme si son grand cœur allait être brisé.

A moi ! disait le Pape en un appel suprême,
Au nom du droit, du ciel et de l'humanité ;
Qui m'écoute ici-bas écoute Dieu lui-même,
Et Dieu le fera roi dans son éternité.

De Rome, cet appel fut lancé dans l'espace,
Et chaque vent du ciel en devint le porteur ;
Il passa sur l'Europe indifférente ou lasse,
Sans presque réveiller d'écho consolateur.

Mais un jour, par-dessus les flots de l'Atlantique,
Oiseau de vérité, faible, et presque mourant,
Avec les bruits du monde et de la politique
Ce message atteignit les bords du Saint-Laurent.

O transformation subite et solennelle !
Comme dans nos cités, par d'étonnantes lois,
Au simple attouchement d'une frêle étincelle
Un million de feux s'allument à la fois ;

Ainsi dans cet instant de lâche indifférence,
Sous les yeux éblouis de tout le genre humain,
Un million de cœurs du plus pur sang de France
A ce touchant appel s'enflammèrent soudain.

Mais nous nous regardions, haletants, sans rien faire,
Quand un prêtre surgit tout à coup et cria :
Qui veut aller à Rome au secours du Saint-Père ?
Le premier qui le dit, le premier partira.

Un mot, une syllabe expressive et sublime,
Jaillit comme un éclair de tout le peuple : Moi !
Puis le silence encor se refit, unanime,
Et chacun dans son cœur renferma son émoi.

Mais le prêtre reprit : C'est bien loin d'ici, Rome,
Et le Pape, là-bas, ne possède plus rien ;
Le soldat qu'il nous faut, frères, c'est une jeune homme
Instruit, riche, vaillant, et solide chrétien.

Le prêtre, dans les rangs, passa comme un prophète,
Parmi nos plus beaux fils il choisit à loisir ;
Et l'on pleurait tout bas, en inclinant la tête,
On pleurait de rester, on pleurait de partir.

Cinquante ans ont passé sur cette heure historique,
Nos croisés sont allés leur chemin glorieux,
Ils ont édifié le monde catholique
Et rendu témoignage au sang de nos aïeux.

Puis, ayant terminé leur mission chérie,
Ils nous sont revenus plus graves et plus beaux,
Pour reprendre leur place au sein de la patrie
Et nous léguer leur gloire ainsi que leurs tombeaux.

Grâce à ces chevaliers, quand l'histoire, sévère,
Cherchera pourquoi Rome est aux spoliateurs,
Nous répondrons, gardant une attitude fière :
Ce n'est pas notre faute, et que l'on cherche ailleurs.

Si jamais parmi nous on fonde une noblesse
Pour qu'à notre avenir le passé parle encor,
Qu'on inscrive leurs noms que la gloire caresse
Sur les premiers feuillets de notre livre d'or.

CHICOUTIMI

VU DE CERTAINE GRANDE VILLE

Bourg du Labrador perdu dans la glace,
Pas loin de Québec, près du lac Saint-Jean ;
Dans les environs le Saguenay passe
Charriant ses eaux droit à l'Océan.

Couvent, séminaire, église ; une rue
Avec vingt maisons d'un à l'autre bout ;
Deux ou trois hangars, séchoirs à morue ;
Quelques magasins, la gare : et c'est tout.

Oh ! la primitive et triste nature !
Les escarpements à faire frémir !
Point de place ici pour l'agriculture :
Les bleuets à peine y peuvent mûrir.

Dans ces endroits-là le même village
Porte plusieurs noms indifféremment ;
Ces noms, presque tous d'allure sauvage,
Quelquefois en *a*, sont en *i* souvent.

Pour vous éviter de fâcheuses gaffes,
Souffrez qu'on vous donne un conseil d'ami :
Malgré l'apparence et les géographes,
Au fond, Rimouski, c'est Chicoutimi.

Siège épiscopal. Et vraiment, il semble,
A lire parfois les journaux d'*en bas*,
Que plusieurs prélats y règnent ensemble :
Mais, que ces journaux ont petit format !

Non, non, n'est-ce pas, c'est le même évêque
Qui de noms divers se laisse appeler.
(Ne pas consulter sa bibliothèque ;
Tous nos grands journaux vont vous renseigner.)

Dans ces pays neufs on sait assez lire,
Car *la Presse* y fait des affaires d'or ;
Mais les hommes seuls se mêlant d'écrire,
Les journaux y sont bien petits encor.

Pourtant, l'autre jour, oh ! la chose drôle !
Un de ces journaux, pas plus grand que ça,
Sur un écrivain de la métropole,
La plume en arrêt, soudain s'élança.

La pauvre petit, à part la logique,
Le style, l'esprit, et puis le bon sens,
Fut d'une faiblesse insigne, comique,
De l'avis des gens un peu bien pensants.

Il dut constater avec amertume
Que c'est l'épaisseur qui fait le journal,
Qu'on n'a point raison sous petit volume,
Que Chicoutimi n'est point Montréal.

De Chicoutimi, de son voisinage,
C'est tout ce qu'on peut aisément savoir.
Qui veut à tout prix savoir davantage
Fasse un testament, et qu'il aille y voir.

CHACUN SON MÉTIER

Ne sutor supra crepidam.

Puisque enfin votre immense et basse jalousie
Est lasse d'étaler sa sotte frénésie
 Sous tous les firmaments ;
Maintenant que vos cris n'emplissent plus l'espace,
Que sous un ciel plus pur encore une fois passe
 Le souffle du bon sens ;

Anglais, Yankés, Germain, amis du Juif sordide
Qui trahit pour de l'or la nation splendide
 Dont vous êtes jaloux ;
Fiers peuples qui régnez sur le fer et la houille,
Et ne soupçonnez pas la tare qui vous souille,
 Allons, écoutez-nous !

Restez à vos fourneaux, restez à vos machines,
Fondez votre veau d'or, et courbez vos échine
 Devant ses noirs autels ;
Vautrez-vous à loisir dans vos sales richesses,
De l'esprit oubliant la céleste noblesse
 Et les droits immortels ;

Mangez votre bifteck et videz votre coupe,
Recherchez le sommeil qu'un hoquet entrecoupe,
Goûtez votre bonheur ;
Méprisez fortement les peuples imbéciles
Qui gardent le souci des vertus difficiles
Et des lois de l'honneur ;

Ne reconnaissez plus que la force physique,
Criez ce dernier mot de votre politique
A l'univers entier ;
Écrasez sans pitié du poids de la matière
Tout droit qui contre vous n'a plus que sa prière :
C'est là votre métier.

Mais quand le genre humain, affamé de justice,
Dans un triste procès qu'embrouille la malice,
Recherchera le droit,
De grâce, écarterez-vous de ces grandes assises :
De vous y voir siéger les nations surprises
Vous montreraient du doigt.

Gardez dans votre coin le plus complet silence ;
Qu'elle vous plaise ou non, acceptez la sentence,
Fruit de ces longs débats.
Taisez-vous ! taisez-vous ! ayez cette sagesse.
De la justice il est telle délicatesse
Où vous n'atteignez pas.

Quand vous aurez souffert pour quelque noble cause
Et pour l'humanité fait enfin quelque chose

Sans vous faire payer ;

Quand avec votre sang, en un doux sacrifice,
Vous aurez répandu de l'or pour la justice,

Largement, sans compter ;

Alors vous serez prêts pour un plus noble rôle,

Et vous aurez l'honneur de prendre la parole

Au nom des opprimés.

Jusque-là soyez forts, et pour vous rendre aimables,

Montrez à l'univers vos muscles redoutables,

Et puis... disparaissez.

BRAVO !

Oh ! quel revirement ! Le Conseil d'hygiène,
Objet naguère encor de mépris et de haine,
Est dans notre collège acclamé ce matin.
On ne se souvient plus des ennuis du vaccin,
De l'opération qu'on appelait torture,
Et chacun désormais est fier de sa piqûre.
Qu'est-il donc arrivé qui soit si renversant ?
Voici.

Depuis cette heure où coula notre sang,
Nous attendions toujours le bienfait de la chose.
Car on n'avait pas dû nous vacciner sans cause,
Et nous faire payer pour cela vingt-cinq sous :
C'eût été, n'est-ce pas, trop se moquer de nous.
En retour du billet signé par la science
Nous voulions à tout prix, et malgré l'apparence,
D'un fléau menaçant à l'aise nous moquer.

Mais à force d'attendre on en vint à douter,
Et déjà quelques-uns prenaient un air sceptique
A l'endroit du fameux et cruel spécifique.
Enfin, c'est arrivé tout doucement hier :
Nous sommes exemptés de l'examen d'hiver.

LES ÉCLAIRS APPRIVOISÉS

A de bons paysans avides de comprendre,
Monsieur T..., grand savant, qu'on se lasse d'entendre,
S'efforçait d'expliquer l'éclairage Edison.
Il leur disait : « Tenez, voyez cette maison,
Là-bas, sur un rocher divisant la rivière :
C'est de là maintenant que nous vient la lumière.
Les flots, à cet endroit, descendent en courant.
On les force, au passage, à tourner rondement
La plus rare, bien sûr, de toutes les machines.
Les autres, n'est-ce pas, nous font des mousselines,
Des chemises, des bas, des souliers beaux et clairs :
Celle-ci, sans broncher, fabrique des éclairs ;
Eh ! oui, mes bons amis, des éclairs authentiques,
Comme ceux que l'orage en ses fureurs tragiques,
Avec des grondements et des éclats de voix,
Sur les monts d'alentour déchaîne quelquefois.
Seulement, ces éclairs, la machine étonnante
Leur ôte, avec grand soin, toute humeur fulgurante ;
Elle les civilise ; elle les rend polis,
Complaisants, empressés : les voilà si gentils
Que, généreusement nous offrant leurs services,
Ils volent au-devant de nos moindres caprices.
Il nous ferait plaisir que les fils de la foudre
Voulussent, chaque nuit, sans rien réduire en poudre,

Briller dans nos salons et le long des chemins :
Il ne tient qu'à le dire, et comme des lutins,
Mystérieusement et sans laisser de trace,
Les éclairs bienfaisants s'élancent dans l'espace
Sur ces fils de métal que l'on voudrait moins voir.
S'introduisant ainsi chez nous quand vient le soir,
Ils attendent, sans bruit, jusqu'à ce qu'il nous plaise
De les faire jaillir et briller à leur aise.
Nous prodiguant alors leur splendide clarté,
Ils versent dans nos cœurs une douce gaîté.
Ils nous font tressaillir d'une vive allégresse.
Et tant que nous voulons, leur lumière caresse
Nos regards éblouis mais non rassasiés.
Quand enfin sur nos yeux longtemps extasiés
Le sommeil vient jeter son voile bienfaisant,
Nous ébauchons un signe : immédiatement
S'éteignent ces flambeaux empruntés au tonnerre.
Dites, ont-ils encor pour vous quelque mystère ? »
Lors, un des paysans, non des moins avisés,
Dit : « Ce sont des éclairs, mais bien apprivoisés. »

T. S. F.

A Vésine dans l'azur

Pendant que tu liras ce frêle télégramme,
Quelque part dans l'espace immense et solennel,
Petit frère qui vole, ange né d'une femme,
Ne laisse pas l'orgueil gonfler ton cœur mortel.

Je ne puis pas d'ici savoir ce que tu penses
Lorsque, seul voyageur au firmament vermeil,
Abolissant enfin les monts et les distances,
Ivre de liberté, tu cours vers le soleil.

Mais il faut à tout prix qu'une fois je te dise
Quel torrent de pensers succède à ma stupeur
Quand, oubliant un peu la fange où je m'enlise,
Je t'aperçois là-haut jouant dans la splendeur.

Donc, depuis six mille ans, sous toute latitude,
L'homme, tenant au sol comme un forçat au mur,
De sa chaîne à la longue avait pris l'habitude
Et n'osait essayer de marcher dans l'azur.

Pourtant il aspirait aux voûtes éternelles,
Et, comme le captif rêve de liberté,
Dans ses rêves parfois il se sentait des ailes
Et volait à loisir dans un ciel enchanté.

Vint un siècle étonnant, plein de métamorphoses,
Et l'homme, du progrès accélérant le cours,
S'aperçut qu'il avait en mains toutes les causes
Pouvant réaliser son rêve de toujours.

Alors, dans un sursaut de force souveraine,
Surgissant d'ici-bas soudain comme un éclair,
D'un trop long esclavage il a rompu la chaîne
Et le voilà qui plane aujourd'hui dans l'éther.

Il est vrai qu'il se sent encore un peu timide,
Comme dépaycé sur ces larges chemins,
Mais son vol chaque jour plus souple et plus rapide
Assure à ses efforts de brillants lendemains.

Oui, dans les régions célestes de l'espace
Bientôt l'homme aura fait un vrai chemin royal,
Et sur ce boulevard, comme un astre qui passe,
Il prendra chaque jour son essor triomphal.

Les yeux toujours levés vers les chastes lumières
Qui semblent lui sourire et lui faire la cour,
Il ne comptera plus les terrestres frontières
Que son vol fulgurant efface dans un jour.

O noble aviateur, par ces vers, le poète
Voudrait te saluer, n'osant pas te bénir,
Quand il te voit passer là-haut comme un prophète,
Dominant le passé, devançant l'avenir.

A LA DOUCE MÉMOIRE D'ISOLA GAUTHIER

Épouse de Joseph Tremblay

Décédée à son foyer le 19 février 1921

Heureuse à son foyer où son âme ravie
Autour d'elle semait du bonheur sans effort,
Elle était arrivée à cet âge où la vie,
Ayant donné des fruits, porte des fleurs encor.

Depuis sa tendre enfance elle avait l'habitude
De vivre doucement sous le regard divin ;
Aussi vers l'avenir sans nulle inquiétude
Elle marchait sans trop penser au lendemain.

Un jour elle sentit au fond de sa poitrine,
Des signes de fatigue et de fragilité.
Cela ne put troubler sa candeur enfantine ;
Et mit à peine une ombre à sa sérénité.

Mais bientôt son époux, ses enfants et sa mère
Virent avec effroi qu'elle dépérissait ;
Elle-même aussitôt reconnut sans mystère,
Que très rapidement elle s'affaiblissait.

On eut quelque recours à la science humaine,
Qui dut vite avouer qu'elle n'y pouvait rien ;
Alors on invoqua la force souveraine
Qui fait vivre et mourir quand elle le veut bien.

Durant toute une année, on pria Dieu sans cesse
De laisser ici-bas l'objet de tant d'amour.
Mais Dieu, dans un dessein secret de sa sagesse,
La voulait tout de suite au céleste séjour.

Quand on connut du ciel la volonté dernière,
Et qu'il fallut songer au départ imminent,
Notre Isola vers Dieu se tourna tout entière,
Et regarda venir la mort en souriant.

Ce fut un samedi, selon ses espérances,
Que son corps s'endormit de son dernier sommeil.
Ce fut un samedi que dans un vol immense
Son âme traversa le firmament vermeil.

Des parents, des amis, la foule désolée
A suivi en priant le corps en le saint lieu
Et puis au champ des morts sur la fosse est allée,
Avec des fleurs encor, mettre un dernier « ADIEU ».

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface, par Mgr Camille Roy.....	vii
Notice biographique, par Mgr Eugène Lapointe.....	xix

RELIGION

Salut, Noël!.....	3
A Bethléem, Cantique des anges.....	5
Adeste fideles.....	7
Venite adoremus.....	9
A Bethléem, Chœur des bergers.....	11
A Bethléem, Hommages des Rois.....	13
L'Homme-Dieu au berceau.....	16
Noël des enfants.....	17
Jesu dulcis memoria.....	19
Les saints Innocents.....	20
Soir de vendredi saint.....	22
O mors, ero mors tua.....	24
Victimæ paschali laudes.....	26
L'Ascension: Omnes gentes plaudite manibus.....	28
Mulier amicta sole.....	31
Laudate pueri.....	33
Benedicite, nives, Domino.....	36
Nabuchodonosor.....	38
Mane, thecel, pharès.....	40
Cantique des trois enfants dans la fournaise.....	42
Rome.....	45
Souvenir d'ordination.....	47
Prière du matin.....	49
A des enfants le jour de leur première communion.....	52
Souvenir de première communion.....	53
A quoi servent les moines.....	55
A la mémoire des RR. PP. Florisoone, Merlin et Baumann.....	58
Ecce quam bonum.....	60
Pour les pauvres.....	62
Un instant : deux siècles.....	65

NATURE

Les caps Trinité et Eternité.....	71
Au fleuve aimé.....	43
Va-t'en!.....	75
Notre avril.....	

	Pages
Interpellation au printemps.....	78
Souvenir.....	80
Mon nouveau voisin.....	82
La chanson des premiers oiseaux.....	84
Le la.....	87
La baie des Ha-Ha.....	88
L'Hôtel.....	90
La pointe aux Alouettes.....	93
Le lac.....	96
Mi-septembre.....	99
Octobre.....	101
Mi-octobre.....	103
La carte de l'hiver.....	104
Le vallon idéal.....	106
La dernière fleur.....	109
A la dernière fleur, la lyre.....	111
Métamorphose.....	113
Réconciliation.....	116
Premières neiges.....	118
Histoire d'un flocon de neige.....	120

DIVERS

<i>L'Oiseau-Mouche</i>	125
Souvenir d'enfance.....	130
Conte vrai.....	133
Rêve en quatre actes.....	136
Hospitalité de nuit.....	140
L'heure et demie.....	144
Épître à Oreste.....	148
Le petit calendrier.....	150
Réception d'un bouquet.....	155
Les deux nids.....	157
Le nid abandonné.....	159
Partis.....	161
Notre croisade.....	162
Chicoutimi vu de certaine grande ville.....	165
Chacun son métier.....	168
Bravo!.....	171
Les éclairs apprivoisés.....	172
T. S. F. à Vézine dans l'azur.....	174
A la douce mémoire d'Isola Gauthier.....	177

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE PREMIER JUILLET MIL NEUF CENT TRENTE-DEUX
PAR
LE SYNDICAT DES IMPRIMEURS DU SAGUENAY
CHICOUTIMI